

L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS,

HISTOIRE

DE GEORGES DERCY

ET DE SA FAMILLE.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1825.

L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS.

CHAPITRE PREMIER.

CONTRARIÉTÉS.

PENDANT les premiers momens du voyage, Dharville exprimait plus vivement encore qu'il ne l'avait fait, combien il était touché des services de son ami, et cependant il ne savait pas quel sacrifice cet ami lui avait fait en s'éloignant de Paris pour voler à Aix-la-Chapelle; il ne savait pas de quelle ruse ingénieuse le bon Georges s'é-

tait servi pour faire partir le faux chevalier et la fausse comtesse. Georges, sensible aux protestations expansives de Dharville, mais rassuré sur son compte, ne pensait plus qu'à Victorine. Vingt fois, il fut sur le point d'ouvrir son âme à Dharville ; vingt fois, il fut retenu par la crainte d'être indiscret, en prononçant le nom de Victorine. Mais qu'il lui tardait d'arriver! Les rôles étaient changés entre les deux amis. Dharville semblait avoir perdu quelque chose de sa promptitude ordinaire; toujours curieux de s'amuser, il aurait voulu s'arrêter dans les auberges, visiter les villes, voir les promenades et les jolies femmes; le bon Georges, ordinairement si facile à s'accommoder aux hommes et aux choses, s'emportait, se plaignait de la lenteur des chevaux, de la nonchalance des postillons; il exigeait impérativement qu'on courût toute la nuit. Dans leur commerce habituel, c'était lui qui, jusque-là, s'était montré le complaisant de son ami; il fallait alors que

ce fût Dharville qui fît complaisamment ce que désirait Georges ; et par amitié, Dharville, se prêtant de bonne grâce aux impatiences de Georges, prodiguait les invectives aux postillons.

Il était nuit, déjà ils avaient passé Péronne ; Georges, un peu calmé par la rapidité avec laquelle les chevaux entraînaient leur chaise de poste, sans cesser de penser à sa chère Victorine, crut devoir adresser quelques remontrances à Dharville. « Mon » ami, » lui disait-il, « est-ce que les dan- » gers auxquels tu viens d'échapper » parviendront pas à t'éclairer? Vois dans » quel abîme t'entraînaient cette facilité de » caractère, cet amour des plaisirs, cette » étourderie dont je suis fâché que trop » souvent tu te fasses un point d'honneur. » Tu es loyal, juste, compatissant, géné- » reux : voilà sans doute les qualités prin- » cipales pour constituer l'homme vertueux; » mais suffisent-elles ? Il faut y joindre une » conduite sage, réglée. » Dharville n'avait

garde d'interrompre Georges : dès les premiers mots du discours, il s'était endormi. « J'aime à voir, par ton silence, que tu » m'approuves, » continua Georges; « je » suis loin de me citer pour modèle; j'ai » beaucoup de défauts; mais, au moins, j'ai » l'avantage de savoir maîtriser mes passions. » Ils étaient arrivés à une côte assez rude, et le pas des chevaux s'était ralenti; Georges s'interrompit pour crier brusquement : « Postillon, allez donc plus » vite! » — « Mais, monsieur, nous montons. » — « Qu'importe! doubles guides, » si vous montez la côte au trot! » Le postillon ne se le fit pas dire deux fois, et au risque de crever ses chevaux, il les mit au grand trot. Ce petit dialogue avait réveillé Dharville qui entendit fort distinctement ce que Georges, en se calmant de nouveau, crut devoir ajouter. « Oui, » disait-il, « je sais réfléchir avant d'agir, » me plier aux événemens, en un mot, je » sais me vaincre et attendre. » — « Je

» t'en fais mon compliment, » répondit Dharville. — « On se perd pour trop vouloir, surtout pour vouloir aller trop » vite. » Comme il parlait ainsi, une roue se brise, et la voiture est violemment renversée : heureusement ni l'un ni l'autre ne sont blessés. « Maladroit ! imbécile ! » crie Georges en fureur au postillon. Ce qui augmente son dépit, c'est un grand éclat de rire que Dharville s'avise de laisser échapper. « Oui, oui, ris! » lui dit Georges, « rien ne te presse; tu as le temps, » toi. » — « Allons, allons, grand philosophe qui sais te vaincre et attendre, » n'est-ce pas plutôt le cas de nous féliciter qu'il ne nous soit pas arrivé un plus » grand malheur : cela nous retardera de » quelques heures, voilà tout. » — « Comment? de quelques heures, » dit Georges en sortant comme il put de la voiture, « non, parbleu ! » Il saute sur le cheval dont le postillon venait de descendre; il avait déjà détaché la courroie qui le rete-

nait au brancard : « Dharville, » dit-il, « nous nous retrouverons à Paris. » Et il part au galop. « Georges! mon ami.....! » crie Dharville, « à la première occasion, ne » manque pas de m'achever ton sermon. » Georges était déjà loin. « Oh! oh! » continua Dharville, « mon cher Georges, il » faut que vous ayez quelque affaire qui » vous tienne bien à cœur; allons, allons, » sans courir aussi vite que lui, tâchons de » ne pas perdre de temps; qui sait, si je » ne trouverai pas à mon tour l'occasion de » lui prouver mon amitié? » Georges, arrivé à la première poste, envoie des gens pour relever la chaise, demande un bidet, et, prodiguant les pour-boire au postillon qui l'accompagne, il court à franc étrier.

Il était six heures du matin lorsque Georges arriva au Bourget. Au lieu de poursuivre sa route vers Paris, il fait un détour, et avant huit heures, le voilà près de la maison de campagne de M. Dubrocard. Il est descendu de cheval, il a dit

au postillon de l'attendre; quel motif l'a conduit? Que veut-il faire? il l'ignore: mais n'importe, il est auprès d'elle. « Ah! » si Victorine, suivant son usage, était » sortie avec sa vieille bonne pour aller » dessiner quelque point de vue! » Peut-il l'espérer? non : la journée est magnifique; mais c'est une journée d'automne; les arbres ont déjà perdu leur verdure. Il tourne autour des murs du parc, il se trouve près de cette petite porte à droite, par laquelle il devait entrer, suivant les instructions de madame Deschamps, le jour de cette entrevue qui a manqué d'une manière si cruelle. Madame Deschamps lui a dit qu'elle était presque toujours ouverte; elle l'est en effet; mais il n'ose faire un pas dans le jardin; il reste en dehors, regardant avec précaution. Quel bonheur! C'est la vieille gouvernante qui, seule, sous ces arbres déjà jaunis, tricote paisiblement. Il court à elle; à sa vue, elle pousse un cri, qui heureusement n'est pas entendu de

la maison. « Eh! quoi! c'est vous? » lui dit-elle tout effrayée, toute courroucée. « Osez-vous encore vous présenter devant » moi, après votre affreuse conduite? Et » ici! allez-vous-en, monsieur; sortez, » ou je vais appeler. » — « De grâce, ma » chère madame Deschamps!... » — « Laissez-moi, monsieur: solliciter un rendez-vous! y manquer! m'écrire! Où en serions-nous, si, comme j'en étais tentée, » j'avais parlé de vous à ma chère petite » Victorine! » — « Mais, écoutez..... » — « Non, monsieur. Ah! grand Dieu, si l'on » nous surprenait!.... » Georges la pressa, la supplia; tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'elle consentît à vouloir bien l'entendre le soir, à l'endroit où, deux fois déjà il l'avait vue; mais elle insista pour qu'il s'éloignât sur-le-champ; il partit.

Le nouveau rendez-vous que venait de lui accorder madame Deschamps avait fait renaître toutes ses espérances. En approchant de Paris, il respirait plus à son

aise ; il se rendait le témoignage qu'il avait rempli son devoir, et, quitte envers l'amitié, il se flattait de réussir bientôt dans son amour. Qu'il sentait peu la fatigue! il était heureux.

Dharville, sans courir à franc étrier, avait fait une grande diligence ; il arriva vers midi et courut sur-le-champ chez Georges qui, après avoir dormi deux heures, venait de s'éveiller. Dharville, quoique persuadé qu'il avait fallu des motifs bien graves pour porter son sage ami à un tel excès de précipitation, l'interrogea gaiement, étourdiment ; et cette gaieté, cette étourderie engagèrent Georges à se tenir de plus en plus sur la réserve. Toutefois, sensible à la vive et franche amitié que lui témoignait Dharville, il ne lui cacha pas qu'il était en effet préoccupé d'une affaire très-importante pour lui, mais il le pria de ne pas insister pour la connaître, en l'assurant que, s'il croyait avoir besoin du service de quelqu'un, il n'hésiterait pas à

s'adresser à lui de préférence à tout autre. Dharville s'imagina que toute la préoccupation de Georges ne venait que du chagrin d'avoir été réformé ; c'en fut assez pour qu'il se promît au fond du cœur de ne rien négliger pour remettre Georges dans les bonnes grâces du duc, et pour perdre ce Dauvert contre lequel il était fort irrité. Après avoir de nouveau juré à Georges une amitié inaltérable, il le quitta et courut faire dans Paris un nombre prodigieux de visites. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il vantait à qui voulait l'entendre le dévouement, le courage, la générosité de son ami. Il ne craignait pas de s'accuser lui-même ; il racontait son duel, ses amours pour la fausse comtesse russe, si bien qu'avant la nuit beaucoup de personnes étaient instruites tant bien que mal des aventures qui venaient de se passer à Aix-la-Chapelle.

Avec quelle impatience Georges attendait la fin du jour! Il était au rendez-vous long-temps avant madame Deschamps. En-

fin il la voit sortir de la maison où elle va babiller tous les soirs ; il s'approche. Il la trouve encore plus irritée, plus furieuse que le matin. « Je ne viens pas pour vous » écouter, » lui dit-elle, « je viens pour » vous parler : nous savons tout ; depuis » tantôt nous avons tout appris. » — « Eh ! » bon Dieu ! que savez-vous ? » — « Que » vous êtes un mauvais sujet, un libertin, » un joueur, que vous avez été courir le » pays avec un autre mauvais sujet qui se » nomme Marville... Derville... Charville... » que vous avez chacun une maîtresse,.... » en Hollande,... en Prusse,... que sais-je, » moi ! dans les pays lointains... » — « Et » qui a pu répandre ces calomnies ? » — « Qui... ? un homme bien instruit. » — « Son nom ? » — « Je ne vous le dirai pas. » Ah ! oui ! un ferrailleur,... un spadas- » sin comme vous..... ne manquerait pas » d'aller lui chercher querelle ; car nous » savons que vous venez de vous battre en » duel. » — « Moi ! » — « Vous,..... au

» pistolet, et que vous avez tué votre
» homme, ou que du moins le pauvre Hol-
» landais aura bien de la peine à en reve-
» nir. » — « Quelle horreur! Et Victo-
» rine croirait...? » — « Oui, elle le croit.
» Elle était présente quand on a raconté
» vos prouesses. » — « Elle était présente?
» Et, sans doute, elle me hait? » — « Elle
» est si bonne! Est-il blessé? s'est-elle
» écriée : voilà son premier mot; non, lui
» a-t-on répondu, et j'ai vu que cette nou-
» velle soulageait la pauvre enfant. » —
« Elle a pris intérêt à moi? » — « Non,
» monsieur, ne le croyez pas; c'était bon-
» té, c'était pitié : personne ne prend in-
» térêt à vous dans la maison, et je suis
» bien aise de vous déclarer que vous ne
» devez plus espérer de me tromper ni de
» m'attendrir. Demain, nous quittons tous
» la campagne; ne cherchez pas à me voir,
» quand nous serons à Paris, ou je dis
» tout à M. Dubrocard, qui a eu raison de
» vous fermer la porte de sa maison. »

Après ces mots, elle le quitta. Georges était resté stupéfait, il lui fallut quelques momens pour recouvrer ses idées; désespéré, il reprit lentement la route de Paris.

Nous avons dit que Dharville s'était hâté de publier partout la belle conduite de son ami Georges; ses récits, un peu embrouillés par la chaleur qu'il y mettait, s'étaient encore altérés en passant de bouche en bouche, et lorsqu'ils étaient arrivés aux oreilles de M. Dauvert, ils étaient déjà bien peu conformes à la vérité. M. Dauvert, en les rapportant à la famille de M. Dubrocard chez lequel il avait dîné, les avait encore ornés de nouvelles circonstances, dans l'intention, sans doute, d'amuser ses hôtes; mais les circonstances qu'il ajoutait tournaient toutes contre Georges. On vient de voir comment ces narrations, si bien brodées, étaient passées de M. Dauvert à madame Deschamps.

Georges se désolait, il voulait écrire à madame Deschamps pour se justifier; mais

que pouvait-il écrire ? Il éprouvait cet embarras d'un homme qui, pour faire connaître son innocence, n'aurait besoin que de dire la vérité, mais qui croit ne pas devoir la dire. Beaucoup d'autres se seraient empressés, se seraient fait gloire de raconter tout ce qui s'était passé; mais Georges !.... la délicatesse lui permettait-elle de révéler les fautes de son cher Dharville? N'aurait-il pas l'air de vouloir se vanter aux dépens de son ami?

CHAPITRE II.

NOUVEAUX PROGRÈS DE M. DAUVERT.

Tandis que le bon Georges était si malmené par la vieille madame Deschamps, Dharville pressé de voir le duc de ***, était allé le chercher à l'Opéra. Dans un entr'acte, étourdiment, allant directement au fait, il se plaignit amèrement au duc de l'injure qu'on avait faite à son ami; il le défendait comme un frère, et en même temps il disait un mal affreux, sous tous les rapports, de M. Ferdinand Dauvert; il le traitait d'intrigant, de charlatan, d'homme incapable. Le vieux duc écoutait, toujours tranquille, toujours impassible. « Eh! bien » dit-il enfin, « que prétendez-vous prou-

» ver? oui, votre ami Georges est un hon-
» nête homme, mais c'est un niais. Dauvert
» est un intrigant, mais c'est un homme
» d'esprit. Votre monsieur Dercy n'a pas
» d'ambition, il se contente de son sort; que
» voulez-vous qu'on en fasse? Je crois à Dau-
» vert un mérite très-superficiel, fort peu
» d'instruction, mais il a une grande envie
» de faire fortune : donc il est dévoué, com-
» plaisant, flatteur; c'est ce qu'il nous faut;
» c'est-à-dire, c'est ce qu'il faut à mon suc-
» cesseur. » — « Comment, à votre succes-
» seur! » — « Eh! oui, ignorez-vous que je
» ne suis plus ministre? » — « Ah! ah! »

Georges n'avait été absent de Paris que pendant bien peu de jours; il y avait eu dans ce court intervalle un de ces changemens politiques auxquels l'expérience a dû nous accoutumer. Le ministère avait été renouvelé; le duc ne faisait pas partie du nouveau. Tout Paris, toute la France s'occupait de cette grande nouvelle; Dharville l'ignorait. Elle n'était pas arrivée à Aix-la-

Chapelle avant son départ; depuis il n'avait fait que courir la poste et changer de chevaux; dans ses courses de la journée, tout préoccupé de vanter son ami Georges, il avait beaucoup parlé aux autres, et ne leur avait pas laissé le temps de lui parler. Il était donc tout surpris d'apprendre que le duc ne fût plus ministre, et le duc était tout surpris que Dharville ignorât un événement qui était connu de tout le monde. Ce duc, d'ailleurs, paraissait si peu sensible à son déplacement! cet homme, qui avait passé une longue vie toute ambitieuse semblait si blasé, si fatigué, si peu soucieux des choses de la terre, que Dharville ne sut s'il devait lui faire son compliment de condoléance, d'autant plus que ce n'était pas précisément une disgrâce. Outre la pension d'usage et le rang de ministre d'état, le duc se retirait comblé, accablé de titres, d'honneurs, de récompenses; il avait une des premières places de la cour, et par quelques mots qu'il laissa échapper,

il fit entrevoir à Dharville qu'il conservait encore une grande prépondérance dans les affaires. Le duc de *** s'était piqué toute sa vie d'être un froid et grave persifleur; depuis qu'il n'était plus ministre, soit naturellement, soit par affectation, son amour pour le persiflage semblait avoir redoublé. « Et cet intrigant de Dauvert, » dit Dharville, « a conservé sa place ? » — « Vraiment! » reprit le duc, « ce ne » sont pas ces gens-là qu'on réforme; je l'ai » recommandé moi-même au nouveau mi- » nistre; il vient de rendre tant de services » dans les élections.! » Alors, changeant tout à coup de discours, il plaisanta beaucoup Dharville sur ses dernières aventures qu'il avait apprises dans la journée. « Vous » voyez, » disait-il, « je suis plus au fait » de la chronique d'Aix-la-Chapelle que » vous ne l'êtes des événemens de Paris. » Dharville répondit quelques mots, et quitta le duc pour courir au foyer. Là, il s'empressait de faire l'éloge de son ami Geor-

ges à chaque personne qu'il rencontrait, et s'exhalait en plaintes de ce qu'on lui avait ôté sa place; il était fort étonné que chacun l'écoutât froidement, avec distraction, et ne lui répondît qu'en lui parlant de ses propres affaires, des affaires publiques ou des danseuses. Cependant il résolut de se mettre en course dès le lendemain, pour servir Georges et renverser Dauvert. Il ne connaissait point du tout le successeur du duc, mais il était sûr de trouver bientôt auprès de lui des amis.

Ce fut à cette époque qu'on eut le plus sujet d'admirer l'adresse, la finesse, l'excellente tête de M. Dauvert : outre des faveurs, des gratifications, des titres honorifiques qu'il obtint à la retraite de son protecteur, et la place de Georges qu'il conserva, il gagna en peu de jours, auprès du nouveau ministre, une confiance encore plus grande que celle qu'il avait si rapidement obtenue sous le duc dont il ne restait pas moins le protégé, l'ami intime, le favori.

Que ses momens étaient bien employés! Il passait toute sa matinée dans les travaux de sa place; puis il était exact, empressé à faire une cour assidue au duc, son premier protecteur, à lui rendre une foule de petits services, à l'aider à faire les honneurs dans les jours de réception, d'audience; car le vieux duc, quoique n'étant plus au ministère, avait encore la manie, j'oserai presque dire l'enfantillage de donner des audiences. Dauvert, heureux favori de deux excellences, trouvait encore des instans pour se montrer un ami attentif de monsieur et de madame Dubrocard, un amant passionné de leur fille. Comment sa tête et son temps pouvaient-ils suffire à tant de soins? Il y a des grâces d'état pour les ambitieux. Déjà l'on répandait la nouvelle de son prochain mariage avec la belle et sensible Alphonsine; ce bruit augmenta encore le courroux de Dharville : « Ah! c'est trop » fort, » disait-il, « enlever à mon ami sa

» place et sa future! c'est ce que je ne souf-
» frirai pas. »

Quelque bien établie que soit la fortune d'un homme, il n'en est pas moins dangereux pour lui d'avoir un ennemi actif et infatigable. En moins de trois jours, Dharville avait mis tant d'ardeur à signaler en tous lieux Dauvert comme un faux ami, comme un traître, que ce dernier en fut vivement alarmé. Rien n'était encore venu aux oreilles du ministre, ni de M. Dubrocard; mais déjà Dauvert voyait plusieurs personnes lui témoigner de la défiance, s'éloigner de lui, hésiter à le saluer avec amitié, avec déférence, et le vieux duc, sans cesser de l'accueillir, le persiflait cruellement. Que faire? Les ressources manquent-elles jamais aux gens d'esprit qui savent exploiter la simplicité des bonnes gens! Dauvert alla de nouveau trouver Georges.

Ce pauvre Georges n'était occupé que de son amour, que du chagrin de ne point

voir Victorine. Il passait des heures entières à rôder autour de la maison de M. Dubrocard. Enfin, plein de résolution, il avait écrit une longue lettre à madame Deschamps, il allait sortir pour tâcher de la remettre lui-même, lorsqu'il reçut la nouvelle visite de M. Dauvert. Celui-ci, d'un air fort triste, avec sensibilité, avec componction, se plaignit à son ancien camarade qui connaissait toute la pureté de son âme. « Tu sais, » dit Dauvert, « que » je n'avais d'abord accepté ta place que » dans le dessein de te la conserver, que, » si je la garde, c'est parce que toi-même » tu as paru y attacher peu de prix, que si » je me suis livré à mon amour pour l'ai- » mable Alphonsine, c'est que, d'après ton » propre aveu, tu n'y as aucune préten- » tion. Comment se fait-il donc que des » propos calomnieux soient répandus sur » mon compte? Je ne t'accuse pas, je suis » loin de penser que tu sois pour rien dans » ces affreuses sorties contre moi; mais

» j'en appelle à ton amitié, à la générosité » de ton âme. Ne me dois-tu pas quelque » chose dans cette circonstance ? Il est » au-dessous de moi de répondre à des » calomnies; ne serait-ce pas à toi d'y ré- » pondre pour moi ? Il m'est venu une » idée. Il faudrait, pour fermer la bouche » aux méchans, que, te montrant avec » moi aux spectacles, aux promenades, » dans tous les lieux publics, tu prouvasses » que rien ne peut altérer notre amitié. » Georges n'avait encore répondu que par des mots insignifians; tout à coup, quelle douce espérance vient le saisir! Il entrevoit un moyen de se rapprocher de Victorine. « Je ne t'en veux pas, je ne t'en ai jamais » voulu, » répond-il à Dauvert. « Tu me » proposes de me montrer avec toi dans » le monde; tu sais que je vis assez soli- » taire. Mais une nombreuse société se » réunit dans la maison de M. Dubrocard; » j'ai ressenti quelque regret d'en être éloi- » gné : si tu veux le faire consentir à me

» recevoir, je suis prêt à t'accompagner » chez lui. » Il ajouta en souriant : « Parce » que sa fille et moi nous ne nous conve- » nons pas, faut-il qu'il me ferme inhu- » mainement sa porte ? » Dauvert avait rapidement réfléchi pendant que Georges avait parlé ; il lui était démontré que Georges n'était pas son rival ; il promit qu'il allait employer tous ses efforts pour obtenir que Georges fût reçu de nouveau dans la maison de M. Dubrocard. « Suis-je » assez heureux ? » se disait Georges, dès qu'il fut seul. « Que Dauvert garde ma » place, qu'il épouse la riche héritière qui » m'était destinée ; grâce à ses intrigues, » je reverrai Victorine. Ai-je tort de croire » que souvent ceux qui veulent me nuire » me rendent service ? »

Georges avait blâmé les clameurs de Dharville contre Dauvert ; mais alors il trembla que ces clameurs ne dérangeassent ses projets. Il courut supplier son ami de vouloir bien garder le silence sur toutes les

manœuvres de l'intrigant. Dharville eut beaucoup de peine à se rendre aux prières de Georges; mais celui-ci paraissait attacher tant d'importance à laisser Dauvert jouir en paix de tous ses avantages! il fallut bien que Dharville cédât.

Le désir d'empêcher le mauvais effet des diatribes lancées contre lui n'était pas le seul motif qui eût engagé Dauvert à se rapprocher de Georges; dès le lendemain il revint. C'était, disait-il, pour annoncer à Georges qu'il avait déjà commencé à parler en sa faveur à M. Dubrocard, que le soir même il continuerait, et qu'il espérait opérer bientôt une réconciliation complète entre son ami et son futur beau-père. Ensuite, après avoir bien flatté, bien cajolé Georges, il lui demanda patelinement un nouveau service. Le successeur du duc attendait un grand travail sur la situation de ses bureaux; M. Dauvert s'en était chargé; mais, plus fort en intrigue qu'en talent, il n'avait ni le temps ni les

moyens de remplir les vœux du ministre; il pensa que Georges, qui avait été employé dans le ministère, était plus en état que tout autre de faire ce travail. Dès les premiers mots, Georges accepta et mit à composer l'ouvrage de Dauvert autant de soin qu'il en avait mis autrefois au collége à lui dicter ses thèmes et ses versions. « Allons, » dit Dharville à Georges, « en-
» core un excès de bonté de ta part! Tu
» vas prendre toute la peine, il s'attribuera
» tout l'honneur. Grâce à toi, au lieu de se
» convaincre de l'insuffisance du person-
» nage, le nouveau ministre va conce-
» voir la plus haute idée de sa capacité.
» Mon Dieu! que tu es dupe! » — « Eh!
» non, je ne suis pas dupe, » répondit Georges en souriant; « le travail peut-être
» utile. Que ce soit moi qui le fasse et que
» Dauvert passe pour en être l'auteur,
» qu'importe! il sera fait, et je serai con-
» tent s'il produit quelque bien. »

Tout en poursuivant avec une éton-

nante rapidité le cours de ses succès, Dauvert fut fidèle à la promesse qu'il avait faite, et bientôt, Georges reçut de M. Dubrocard une invitation d'assister à la signature du contrat de mariage de sa fille avec M. Ferdinand Dauvert.

Monsieur et madame Dubrocard avaient cru devoir, par politesse, inviter aussi le docteur Saint-Firmin à la signature du contrat de mariage de leur fille; le docteur et sa femme, toujours irrités contre le receveur général, avaient refusé l'invitation. Quand madame Saint-Firmin apprit que Georges avait accepté. « Il faut que notre » neveu ait bien peu de cœur! » disait-elle. « Aller signer comme ami, comme » témoin, lorsqu'il aurait dû, lorsqu'il » aurait pu signer comme mari! »—« Tou- » jours le même! » ajouta le docteur; « tou- » jours aussi sot!

CHAPITRE III.

MARIAGE. DÉCLARATION.

Que Georges était heureux en se rendant à l'invitation de M. Dubrocard! mais qu'il était troublé! Quel accueil allait-on lui faire? tant de calomnies avaient été répandues sur son compte! il lui semblait voir de toutes parts des physionomies contraintes, mécontentes, polies mais sévères. Lorsqu'il arriva, la cour de l'hôtel était encombrée de voitures; un grand dîner de famille précédait la réunion qui devait avoir lieu pour la signature du contrat. La vieille madame Deschamps fut la première personne de la maison que Georges aperçut. Son trouble redoubla; il

tremblait... La vieille s'approche d'un air gracieux, s'informe avec intérêt de sa santé et lui dit qu'elle est bien heureuse de le revoir. Quelle agréable surprise ! Il entre au salon; Dauvert, tout rayonnant, vient à sa rencontre, et le présente à madame et à mademoiselle Dubrocard. Leur parure était éblouissante, celle de la fille surtout; elles reçurent Georges avec une politesse toute bienveillante. M. Dubrocard s'empressa de lui serrer la main de la manière la plus amicale. Georges cherchait des yeux Victorine, il l'aperçut assise contre une fenêtre au milieu d'un groupe de jeunes personnes; les regards de Victorine étaient fixés sur lui, il s'inclina respectueusement; elle lui rendit son salut, et elle accompagna le sien d'un sourire enchanteur.

Georges dans le ravissement ne savait à quoi attribuer une réception aussi flatteuse; il la devait aux bons offices de M. Dauvert, qui avait calculé qu'il était

dans son intérêt que Georges fût bien accueilli. Dès le premier mot que Dauvert avait dit pour engager la famille de sa future à recevoir Georges, M. Dubrocard s'était récrié : « Eh quoi ! un mauvais su-» jet, un joueur ! » — « Eh quoi ! » avait répondu Dauvert ; « est-ce que je ne vous » ai pas conté que tout s'était éclairci ? » Alors, il avait fait un récit du voyage de Georges à Aix-la-Chapelle tout entier à l'avantage de notre héros ; sans être plus instruit des circonstances et des aventures de ce voyage, il avait mis autant d'exagération à vanter Georges qu'il en avait mis auparavant à le blâmer. Victorine était présente à ce récit ; elle s'était empressée de justifier Georges auprès de madame Deschamps.

Au moment où Georges prit la plume pour signer, quelles idées l'occupaient ? « Ah ! » se disait-il, « quand pourrai-je » signer ainsi mon bonheur ? » Et ses yeux se portaient sur Victorine. Il était en-

couragé par l'aimable accueil qu'il avait reçu; il se sentait presque de l'audace. Victorine continuait de babiller avec les jeunes parentes de monsieur et de madame Dubrocard. Plusieurs jeunes gens s'étaient approchés de ce joli groupe ; Georges suivit leur exemple. Les jeunes filles parlaient avec vivacité du plaisir qu'elles se promettaient à la noce de leur amie Alphonsine, des parures qu'elles méditaient pour ce grand jour. Un des jeunes gens s'avança, et pria galamment une d'entre elles de vouloir bien, le jour du mariage, danser avec lui la première contre-danse; déja un autre se préparait à inviter Victorine. Georges sentit le danger, il s'empressa et pria le premier l'aimable orpheline : elle accepta. Quel bonheur ! quel espoir ! il danserait avec elle, il pourrait lui parler; peut-être oserait-il presser sa main ! Plein de courage, il se promit de trouver dans cette heureuse journée l'instant de déclarer son amour.

Cette journée si impatiemment attendue se trouva retardée par un fâcheux accident. Le premier protecteur de Dauvert, le duc de ***, eut une attaque d'apoplexie qui fit craindre pour ses jours. Dauvert, désormais bien sûr de son fait, ne fut pas fâché de constater aux yeux du public son attachement pour le duc, et mit une espèce d'ostentation à différer la cérémonie. Madame Dubrocard ne manquait pas de dire d'un ton triste à tous ceux qui venaient chez elle : « Quel contre-
» temps pour ce pauvre Dauvert ! mais il est
» si intimement lié avec le duc, qu'il est im-
» possible que nous ayons une noce avant
» la guérison de cet éminent personnage. »
Georges souffrait de ce retard peut-être encore plus que Dauvert; il n'osait pas aller aussi souvent qu'il l'aurait voulu chez M. Dubrocard; et quand il y était, à peine trouvait-il un instant pour dire un mot à l'aimable Victorine. Enfin, le duc a recouvré la santé; le jour du mariage est fixé.

La noce fut très-pompeuse; le duc y parut un instant. Quelle sensation produisit sa présence parmi les nombreux conviés! Quel honneur pour la famille Dubrocard! Georges ne put voir sans émotion un homme auquel il avait eu des obligations, et qu'il trouva bien changé par la maladie; il lui fit un profond salut; le duc, sans lui parler, répondit à sa politesse par un signe de tête. L'ancien ministre jetait des regards assez fréquens sur son ci-devant protégé; il le considérait tantôt avec un air d'intérêt, comme un bon jeune homme, tantôt avec une ironique compassion, comme un pauvre d'esprit.

Le bal s'ouvrit. Oh! comme le premier son des instrumens fit palpiter le cœur de Georges! tous les jeunes cavaliers accoururent vers leurs danseuses. Dans cette foule aimable et brillante, Georges ne voyait que Victorine; quelle vive et douce impression il ressentit, lorsque la main de Victorine toucha sa main tremblante! Vic-

torine n'était point une habile danseuse, mais elle avait tant de grâces naturelles, qu'elle charmait tous les yeux; Georges était dans l'enthousiasme. Distrait, ou plutôt uniquement occupé d'elle, vingt fois il oublia les figures et faillit à troubler la danse; heureusement elle l'avertissait. C'était lorsqu'il l'aurait reconduite à sa place, qu'il avait résolu de déclarer son amour; la contre-danse finit, il la reconduisit, et resta debout en silence auprès d'elle. Il dansa de nouveau; mais toujours avec elle, ou en face d'elle; toujours il s'encourageait, il se promettait de parler, et toujours plus troublé, il ne trouvait que des mots insignifians qu'il prononçait avec timidité. Les heures s'écoulaient; une circonstance si favorable allait être perdue : cette pensée achevait de le déconcerter. Dans une salle où il allait danser avec elle, et qui était ornée de gravures et de dessins, il aperçut différentes vues de la maison de campagne de M. Dubrocard; il contemplait depuis

quelques minutes un de ces dessins ; tous étaient l'ouvrage de Victorine. « Oh ! » lui dit-elle, « vous allez me critiquer ; ne regar-
» dez pas ce dessin, c'est un de mes pre-
» miers essais. » — « Je le considère avec
» enchantement, » répondit Georges. —
« Et pourquoi ? » — « Lorsqu'il me fut in-
» terdit de vous voir, c'est là, sur cette
» hauteur, sous ces vieux tilleuls, que je
» courus pour distinguer du moins la mai-
» son que vous habitiez. » Elle rougit, baissa les yeux. « Oh ! mademoiselle, » continua-t-il, « que nous ne soyons plus sépa-
» rés ! souffrez que je demande à M. Du-
» brocard qu'il me soit permis de vous
» consacrer ma vie. » — « M. Dercy, vous
» me surprenez..... vous me surprenez beau-
» coup : de grâce, cessons cet entretien. »
La musique se fit entendre : Victorine dit à Georges qu'elle le priait de l'excuser, qu'elle se sentait fatiguée, et elle alla s'asseoir près de madame Dubrocard. Georges la suivit ; il saisit un moment pour lui dire :

« Vous aurais-je offensée, mademoiselle ? »
—« Non ; mais si vous parliez à M. Dubro-
» card, vous m'affligeriez. »

Georges n'osa rien ajouter ; il quitta le bal hors de lui-même. « Elle repousse mon » amour ! » se disait-il ; « elle a pour moi » de l'estime ; oui, je le crois ; mais de » cette froide estime qui ressemble à de » l'indifférence, et peut-être son cœur a » parlé pour un autre. C'est à présent que » je suis le plus malheureux des hommes ! »

CHAPITRE IV.

UN TESTAMENT.

Les fêtes, les plaisirs, les visites, les réunions, embellissent d'ordinaire les premiers mois de l'hymen dans les familles opulentes. Cette vie douce et tumultueuse ne fut point celle de monsieur et madame Dauvert. Le mari et la femme passaient toutes leurs journées à prodiguer les soins les plus attentifs au duc de ***. Cet homme riche et encore puissant, quoique n'étant plus ministre, était souffrant et infirme. Depuis son attaque d'aplopexie, il n'allait plus à l'Opéra. Veuf et sans enfant, il n'avait pour héritiers que des collatéraux qui étaient mal avec lui. Dauvert, son protégé, sa créature,

son favori, ne devait-il pas se montrer attentif, affectueux, plein de dévouement? Investi déjà de plusieurs emplois très-lucratifs, il était obligé de quitter le vieux duc pour remplir ses fonctions; mais la belle Alphonsine, devenue madame Dauvert, remplaçait son mari près du fauteuil, au chevet du lit du vieillard; elle cherchait à l'égayer s'il était triste; souffrait-il, elle le plaignait; pouvait-il marcher, son bras officieux l'aidait à se promener dans sa chambre ou au jardin. Toujours romanesque, exaltée, elle était heureuse et fière de lui témoigner un tendre respect, un amour filial; elle se proclamait son Antigone. Le vieil homme d'état se montrait fort reconnaissant des soins de la jeune femme.

Victorine, depuis la noce de sa cousine, était d'une réserve extrême avec Georges. Dans les visites qu'il rendait à madame Dubrocard, elle évitait toutes les occasions de se trouver seule avec lui; ce n'était plus cette enfant pleine d'enjouement qui

accueillait Georges avec empressement, avec gaieté; c'était une jeune personne sérieuse, presque grave, qui lui montrait plus de politesse et moins d'affabilité. Georges, malgré toute sa modestie, ne pouvait se dissimuler que sa recherche offrait d'assez grands avantages pour n'être pas dédaignée, à moins d'un motif puissant; et ce motif? que pouvait-il être, sinon, comme il l'avait d'abord pensé, une préférence accordée à quelque autre plus heureux que lui? Cette idée lui était insupportable. Son imagination inquiète passait en revue tous les jeunes gens qui avaient pu s'offrir aux regards de Victorine; mais les uns lui paraissaient trop frivoles, trop occupés de leurs plaisirs; les autres, trop fats, trop occupés de leurs personnes; celui-ci était un bon jeune homme, mais sans esprit et sans instruction; celui-là fort spirituel, plein de talens, se montrait déjà ambitieux et cupide. Comment de tels êtres auraient-ils pu parvenir à tou-

cher l'âme pure et délicate de Victorine?

Un matin, Dharville vint tirer Georges de sa rêverie, pour l'entretenir d'affaires bien différentes : le duc était mort. Dharville, qui avait conservé toute son indignation contre Dauvert, raconta d'un ton très-animé les obsessions dont M. Dauvert et sa femme avaient environné les derniers momens du vieux duc. Ce ministre, cet homme d'état si profond, si fin, quelquefois si audacieux et d'un caractère si prononcé, avait été tenu comme en charte privée. A la dernière visite que Dharville lui avait faite, il l'avait trouvé subjugué par le cauteleux et patelin Dauvert. Instruits de la maladie de leur riche parent, plusieurs des collatéraux s'étaient empressés d'accourir à Paris; mais Dauvert et sa femme s'étaient montrés des geôliers intraitables; ils avaient tenu le duc au secret, ils n'avaient laissé pénétrer personne jusqu'à lui. Quelques-uns avaient écrit; on ne doutait point que les lettres n'eussent été interceptées; on

ne doutait pas qu'il n'y eût un testament. Le bruit courait que, peu de jours avant de mourir, le duc avait fait appeler un notaire. Déjà les collatéraux jetaient feu et flammes contre Dauvert. « Entre nous, » dit Dharville, « s'il faut croire ce que le duc lui-même, » quand il se portait bien, m'a raconté de » ses collatéraux, ce sont d'avides et mé- » chans personnages; tous d'ailleurs assez » riches, trop riches même... Je ne les » plains donc pas s'ils sont privés de la su- » cession; mais j'avoue que je serais piqué » au vif de voir passer cet héritage à ce rusé » Dauvert. » Georges exprima combien il regrettait le duc, malgré tous les motifs de mécontentement qu'il pouvait avoir contre lui; il engagea Dharville à ne pas garder rancune à Dauvert, puisque lui-même n'en conservait aucune.

On fit au duc de magnifiques funérailles. Peu de jours après, Georges reçoit une lettre du notaire de l'ancien ministre; ce notaire lui mande que le feu duc, par des

instructions posthumes, l'a chargé de convoquer à la lecture de son testament tous ceux de ses parens qui se trouveraient à Paris au moment de son décès, et quelques autres personnes dont il donne les noms, que parmi ces noms se trouve celui de M. Georges Dercy, qu'en conséquence il le prie de vouloir bien se rendre dans son cabinet, le lendemain à dix heures précises. Georges était fort étonné d'une pareille invitation. Bientôt il pensa que le duc avait voulu lui faire oublier ses motifs de mécontentement, en lui laissant quelque souvenir; il fut touché de cette attention, puis il retomba dans ses rêveries habituelles.

Lorsque Georges arriva chez le notaire, beaucoup de personnes étaient déjà réunies; c'étaient M. Dauvert, un vieil intendant du duc, une vieille femme de charge et tous les collatéraux. Il en était venu du nord et du midi; il y avait des petits-neveux, des petites-nièces, des cousins et des cousines à différens degrés; il y en avait de

vieux, il y en avait de jeunes; il y avait des citadins, des campagnards; deux dames d'un âge très-respectable étaient là pour leur compte; des maris y étaient pour leurs femmes, des fondés de pouvoirs pour des absens. Parmi tous ces parens, on voyait primer un certain vicomte Darbolin, cousin à un degré très-éloigné, gentilhomme angevin, connu dans sa province par son amour inépuisable des procès, par l'absence de toute délicatesse, capable d'employer tous les moyens pour arriver à ses fins. Pendant la révolution, il n'avait point émigré, il n'avait pas combattu dans la Vendée, il ne s'était point rangé parmi les gentilshommes qui avaient cru devoir faire à la patrie et à la raison le sacrifice de leurs anciens priviléges. Il avait été du nombre de ceux qui, par peur ou par calcul, s'étaient mis en avant des révolutionnaires, et qui, croyant avoir besoin de donner des preuves de leur civisme, avaient poussé l'exagération plus loin que

les jacobins les plus exaltés. Cela n'avait pas empêché qu'à la restauration M. Darbolin n'arborât les couleurs monarchiques avec une espèce de frénésie, qu'il ne se montrât persécuteur des anciens patriotes; et comme il était resté riche et puissant dans le pays, personne n'osait récriminer contre lui, ni lui rappeler ses faits et gestes de 1793.

Tous ces parens avaient reçu la même invitation que Georges; le duc, si railleur, si persifleur pendant sa vie, semblait encore avoir voulu l'être après sa mort, en faisant convoquer pour la lecture de son testament des collatéraux que probablement il déshéritait. Tous étaient agités, inquiets, curieux; tous cherchaient à cacher leur agitation sous un air triste et grave. M. Dauvert faisait plus les honneurs de la maison que le notaire lui-même; il était poli, affectueux pour tous, galant pour les dames; il offrait des siéges, il faisait l'éloge du défunt en levant les yeux au ciel;

il vantait les bons sentimens et le vaste génie du duc, et ses rares talens, et les immenses services qu'il avait rendus au prince et à l'état. Il parut fort surpris en voyant arriver Georges. Mais après quelques mots échangés entre lui et le notaire, il se remit et vint cordialement à son ancien camarade. « Je suis charmé de te voir ici, » lui dit-il; « il paraît que ce bon duc, se rendant » enfin à tout le bien que je lui ai dit de toi, » aura voulu réparer ses torts en te plaçant » dans son testament. Ah! je reconnais » bien son âme généreuse. »

Cependant, les collatéraux ne se montraient pas fort touchés des politesses de M. Dauvert, ou plutôt ils s'en montraient importunés. « Vraiment! » murmurait l'un, « il lui sied d'être poli avec les gens qu'il » dépouille! » — « Il n'était pas si affec» tueux avec nous, repliquait l'autre, quand » il nous a fermé la porte de notre grand» oncle. » M. Darbolin, en silence, les sourcils froncés, l'œil sévère, les lèvres dé-

daigneuses, lui lançait par intervalles des regards menaçans ; cela n'empêchait pas qu'ils ne se mesurassent tous des yeux et qu'ils n'eussent l'air de se craindre mutuellement, tout en se saluant, en renouvelant ou en faisant connaissance les uns avec les autres. Il y en avait plusieurs qui ne s'étaient pas vus depuis long-temps, il y en avait qui ne s'étaient jamais vus. Les vieux étaient étonnés d'avoir tant de jeunes cousins; les jeunes ne pouvaient concevoir qu'il leur restât encore tant de vieux parens.

On prit place. Georges s'assit dans un coin derrière les autres ; M. Dauvert était au premier rang, tout près du notaire. Celui-ci se mit en devoir de lire le testament olographe du duc qui, suivant la loi, avait été ouvert au tribunal de première instance. Un profond silence régna aussitôt dans l'assemblée ; toutes les figures annonçaient l'attention, l'espérance et la crainte; M. Dauvert poussa un gros soupir.

Les premiers articles renfermaient des legs plus ou moins considérables à différens domestiques. « C'est bien. » — « C'est fort bien ! » — « C'est très-juste ! » disaient les collatéraux. Il y avait quelques dispositions pour des bonnes œuvres : « L'ex» cellent homme! » dit Dauvert. Quelques parens commençaient à trouver le défunt trop charitable. Le duc partageait son mobilier entre son intendant et sa femme de charge ; les deux dames regardèrent l'intendant et la femme de charge avec envie. La bibliothéque était léguée à l'un des plus anciens chefs du ministère, les tableaux à un autre. « Diable ! » dit un des parens ; « c'est fort ! » — « Il ne nous restera rien, » dit un second. — « Est-ce bientôt fini ? » dit un troisième. — « Il n'y a plus que trois articles, » répondit le notaire. — « Voyons donc, » et dépêchons, dit M. Darbolin. »

Le notaire reprit le papier et lut : « En » reconnaissance des soins que madame » Dauvert m'a prodigués pendant ma ma-

» ladie, je la prie de vouloir bien accepter » une bague de trois mille francs. » A ces mots, Dauvert qui avait rougi, pâli pendant la lecture des premiers articles, crut devoir porter son mouchoir à ses yeux. Le notaire continua : « Je donne et lègue à » chacun de mes parens ou parentes, indi- » stinctement, et à quelque degré de pa- » renté qu'ils soient.... » — « Eh bien? » — « Quoi? » — « Que nous lègue-t-il? » Le notaire reprit : « Une bague de mille francs. » Ici un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée; il s'y mêla des injures. « Le vieux ladre! » disait l'un. — « Je ne veux pas de sa bague, » disait l'autre. Une des dames s'éventait avec vivacité, l'autre respirait des sels. « Enfin, » monsieur, » dit gravement le vicomte Darbolin, « le dernier article? » — « Le voici, » dit le notaire. Il continua de lire : « Je » nomme et institue pour mon légataire » universel... » — « Nous y voilà! » — « J'en » étais sûr. » — « Bien certainement je ne

» porterai pas son deuil. » — « Moi ; je » l'ai pris, mais je vais le quitter ! » Le notaire répéta : « Je nomme et institue pour mon légataire universel, à la charge d'acquitter tous les legs précédemment institués... » — « Eh bien ? — « Qui ? » — « Parbleu, monsieur que voilà. » — « Oui ! » M. Dauvert ! » — « Non, » dit le notaire ; » M. Georges Dercy. » — « Georges ! » s'écria Dauvert. Il tomba dans le plus profond abattement. « Georges Dercy ! » dirent les autres. — « Eh ! qu'est-ce que » c'est que ce Georges Dercy ? » Le notaire le désigna de la main. « Oui, messieurs, » c'est moi, » dit Georges en se levant et en s'avançant au milieu de l'assemblée. Tous, à l'exception de Dauvert, se levèrent en poussant leurs siéges avec humeur. Il se fit un grand tumulte, après lequel le notaire put enfin parler et dit à Georges : « Vous acceptez sans doute le legs universel qui vous est fait ? » — « Un moment, » dit Georges. Il se recueillit quelques mi-

nutes, et ajouta : « J'ai besoin de réflé» chir. » — « De réfléchir ? » — « Est-il » fou ? » — « Laissez donc ; c'est un jeu. » — « Eh ! oui, c'est pour se donner un air » désintéressé. » — « Testament nul, et que » je ferai casser, » dit le vicomte Darbolin. Tous sortirent.

« Reçois mon compliment, » dit Dauvert à Georges d'une voix étouffée et en bégayant. La sueur lui coulait abondamment du front ; il était d'une pâleur effrayante ; il sortit le dernier ; Georges resta seul avec le notaire.

CHAPITRE V.

DIVERSES OPINIONS SUR GEORGES.

Tandis que la fortune, en donnant à George un nouvel héritage, semblait se plaire à combler de ses faveurs un homme qui constamment en avait paru peu jaloux, l'ingrate déesse se montrait rigoureuse à deux de ses plus fervens adorateurs, M. le docteur Saint-Firmin et le cousin La Morinière. De jour en jour, leurs parts dans l'héritage de l'oncle jésuite diminuaient, fondaient, pour ainsi dire, entreleurs mains. M. de Saint-Firmin faisait toujours l'homme d'importance; charlatan lui-même, il avait été dupe d'autres charlatans, qui l'avaient entraîné dans des entreprises plus fas-

tueuses que lucratives. Les femmes, la débauche, le jeu et les jeux de la Bourse avaient mis d'avance La Morinière plus bas que son oncle le docteur; il lui fallait sans cesse payer les dettes de son fils le capitaine, ou arranger à prix d'argent les affaires que l'humeur querelleuse et fanfaronne du jeune homme lui attirait à Paris ou à sa garnison. Quant à Dupré, il était resté fort riche; mais est-on riche quand on ne sait pas jouir de ses richesses?

Le bruit que Georges était institué légataire universel du duc parvint bientôt aux oreilles de ses parens. La Morinière et Dupré coururent à l'instant chez leur cousin : il était absent. Ils accoururent chez le docteur; madame Saint-Firmin était seule, son mari s'était également empressé d'aller chez Georges. Ils ne pouvaient croire à cette étonnante nouvelle. Le docteur, en rentrant, quelques momens après, la leur confirma. « Mais comment » a-t-il fait, » dit madame Saint-Firmin,

« pour décider à un pareil acte ce vieux » duc, avec lequel il semblait n'avoir gardé » aucune relation? » — « Traitez-le donc » encore de niais! » dit La Morinière, « est-il assez fin, assez rusé? » — « C'est » un sournois! » s'écria le docteur emporté par un mouvement d'envie; « aussi, tout » lui réussit, tandis que moi, qui ai tou- » jours marché franchement, ouverte- » ment..... » Puis, tout à coup changeant de ton, et déjà peut-être pensant à profiter de cette nouvelle fortune de Georges : « Au surplus, j'en suis enchanté; mon ne- » veu Dercy a toujours été bon, obli- » geant. » — « Excellent pour sa famille, » dit madame Saint-Firmin en jetant un regard significatif sur son neveu Dupré; « il » ne ressemble pas à certaines personnes » que je pourrais nommer. » — « C'est vrai, » dit La Morinière en jetant à son tour un coup d'œil encore plus significatif sur le ci-devant avoué; « Georges n'est point un » avare qui laisserait mourir ses parens

» sans avoir l'humanité de venir à leur » secours. » Dupré, assis dans un fauteuil, absorbé dans ses idées, n'avait pas encore pris part à l'entretien. « Eh! mes-» sieurs, » dit-il tout à coup en se levant, « vous accusez Georges d'être fin, sour-» nois; puis vous vantez son obligeance » pour sa famille; vous ne voyez pas le » véritable danger de tout ceci; moi je » tremble qu'il ne soit aussi niais qu'il l'a » toujours été, et qu'il ne fasse la sottise de » refuser le legs universel de cet excellent » homme de duc. » — « Allons donc, » dit La Morinière, « est-ce que cela se re-» fuse? » — « Il en est capable, » reprit Dupré, « il est homme à s'apitoyer sur » le sort des collatéraux, et à croire qu'il » est contre sa conscience d'hériter à leurs » dépens. » — «Ah! mon Dieu! » dit madame Saint-Firmin. » — « Je parie qu'il re-» fusera; il a peut-être déjà refusé. » Le docteur, pensant à toutes les contrariétés que lui avait fait éprouver la délicatesse

de Georges, partageait les craintes de Dupré.

A ce moment, Georges entra; il avait appris que son oncle était passé chez lui, il venait savoir le sujet de sa visite. Tous ses parens allèrent à lui avec empressement; ils le félicitèrent. « Croirais-tu, » lui dit le docteur, « qu'il y a des gens qui » veulent parier que tu refuseras l'héritage » du duc? » — « Ces gens-là se trompent, dit Georges, « j'ai demandé à réfléchir; » j'ai réfléchi, et j'accepte. » Une douce hilarité se répandit sur les physionomies. Le ci-devant avoué surtout manifesta sa joie. « Je t'avoue, » dit-il, « que ces pro- » pos m'avaient un peu inquiété; me voilà » rassuré. Mon cher cousin, je veux que » tu jouisses de cette nouvelle fortune sans » qu'elle te donne aucune espèce d'embar- » ras. Je te promets de la gérer avec au- » tant de soin, autant d'intégrité que j'en » apporte à bien gouverner celle que j'ai » déjà entre les mains. » — « Je te rends

» grâce, » reprit Georges, « je n'ai » pas besoin d'homme d'affaires pour » cette nouvelle fortune. Je suis même » dans l'intention d'administrer désormais » celle que je t'avais confiée. » — « Comme il te plaira, » reprit Dupré confondu. Les félicitations de l'oncle, de la tante et du cousin La Morinière devinrent encore plus vives; le dépit de Dupré semblait ajouter un degré de plus à leur gaieté. — « L'ingrat! » murmura tout bas Dupré, « on ne peut pas avoir un moment de sa» tisfaction avec cet homme-là. » Bientôt il se retira. Georges ne tarda pas à prendre congé de son oncle et de sa tante, en s'excusant sur les nombreuses occupations que lui donnait cet héritage du duc. « Eh bien! » dit La Morinière, après son départ, « avais» je tort? Voyez-vous!....... voyez-vous » comme il se forme! » — « Il n'est par» bleu pas bête! » dit le docteur, « et de » plus il a un cœur....» — « Mais par » quelle finesse, » répétaient-ils à l'envi,

« est-il parvenu à s'emparer des volontés » du vieux duc? »

Dans la journée même, le docteur et La Morinière revirent Georges; tous deux, en s'y prenant d'une manière différente, arrivèrent au même but; ils voulaient lui emprunter de l'argent. Souvent déjà, il était venu à leur secours : cette fois il les refusa. « Comme la fortune endurcit le » cœur ! » disait Saint-Firmin. » — « Il » devient avare comme Dupré, » disait La Morinière.

Les collatéraux du duc se répandaient en plaintes et en menaces contre Georges; le public, ou plutôt cette classe d'oisifs de notre connaissance que nous appelons le public, était divisé d'opinions sur les dispositions inattendues du testament. Un certain nombre de personnes toujours frappées du mérite des gens qui sont ou qui deviennent riches, découvrait à l'honorable M. Dercy une foule de qualités nobles et brillantes, depuis que sa fortune allait

être doublée. Un bien plus grand nombre de gens qui, tourmentés pa l'envie, regardent toujours comme un tort fait à eux-mêmes tout avantage qui arrive à autrui, blâmaient le testament; et beaucoup, qui auraient accepté le legs universel avec des transports de joie, faisaient fièrement les rigoristes, les jansénistes en morale, s'élevaient contre Georges, et criaient qu'il était affreux de supplanter des héritiers légitimes.

C'était surtout dans les cercles de madame Dubrocard qu'on affectait le plus de sévérité; les sarcasmes, les mots amers dirigés contre Georges, semblaient être des consolations offertes à la famille. Dauvert, d'un ton de suprématie, feignait de défendre Georges, pour mieux l'accuser. « Chacun, « disait-il, » est libre de suivre » ses volontés; le testateur était maître de » faire telles dispositions qui lui plairaient, » mon camarade Dercy était maître de les » accepter. Des hommes d'une âme plus » élevée, d'un esprit plus éclairé auraient

» cru devoir refuser ; Georges en agit au-
» trement : doit-on lui en faire un crime ? »
On se répandait en éloges sur les nobles sentimens du gendre de M. Dubrocard, et c'était encore une sorte de consolation pour la famille. Victorine, silencieuse, souffrait des reproches qu'on adressait à la conduite de Georges. Elle avait pu s'habituer à l'entendre traiter d'homme simple et sans esprit ; elle ne pouvait s'habituer à l'entendre traiter d'homme avide et sans délicatesse. Elle souffrait d'autant plus qu'elle était obligée elle-même de trouver un fonds de vérité à ces reproches. Elle croyait bien, comme Dauvert le disait, que Georges n'avait point fait une action coupable; mais que cette action lui semblait loin de la générosité qu'elle avait toujours cru remarquer en M. Dercy ! Qu'était devenue cette exaltation de probité dont elle avait aimé à trouver en lui le modèle?

Le printemps était arrivé. Dharville, le lendemain même de la lecture du testa-

ment, toujours curieux de se distraire et de s'amuser, était parti pour la terre que possédait son père aux environs du Havre, non sans faire son compliment à Georges. « Double bonheur pour moi, » lui avait-il dit! « tu es légataire, et Dauvert ne l'est pas. » Monsieur et madame Dubrocard étaient déjà installés à leur maison de campagne. La première fois que Georges se présenta chez eux, il y avait beaucoup de monde; on le reçut avec civilité. Bientôt dans les félicitations qu'on lui adressa sur son bonheur, se glissèrent des mots ironiques auxquels il répondit avec un grand calme; mais ce qui l'affligea profondément, ce fut l'accueil de Victorine. Elle ne montrait plus seulement de la réserve, de la froideur; il était impossible de ne pas voir dans ses traits un vif mécontentement. On alla se promener au jardin; cette fois le hasard favorisa Georges. Victorine pensive s'était éloignée de la société; Georges sans affectation trouva le moyen de la joindre dans

une allée solitaire, et dès qu'il se vit à l'abri des importuns : « Mademoiselle, » lui dit-il, « quand je suis certain de la pureté » de mes actions, l'opinion des hommes » m'est indifférente; mais j'ai besoin de » votre estime, elle est tout pour moi dans » l'univers. Je vais vous révéler un secret.... » et vous sentirez vous-même combien il » est important que ma révélation meure, » pour ainsi dire, dans votre sein. Lisez » cette lettre du duc de ***, qui m'est parvenue le jour même où j'avais entendu la » lecture de son testament, et qui était » jointe à une liasse de papiers assez considérable. » Victorine, tremblante, n'osait regarder Georges; elle prit la lettre et lut :

« Monsieur Dercy, je vous ai repoussé parce que je n'avais pu faire fléchir votre conscience. Vous m'avez résisté quand vous étiez pauvre ; vous êtes devenu riche, et vous êtes resté inaccessible à l'ambition. Au moment d'écrire mes der-

nières volontés, c'est à vous, à vous seul que je veux me confier. Je ne dois rien à mes collatéraux; tous sont riches, et la plupart, riches par mes bienfaits. Mais j'ai un fils dont ma famille ignore l'existence. Par suite de circonstances fatales, son état est constaté d'une manière si équivoque, que les lois ne lui donnent aucun droit à ma succession, et que cependant, je ne peux faire aucune disposition en sa faveur. Sa mère victime, il y a vingt ans, de mes égaremens, pauvre, sans crédit, sans force par sa position, sans force par son caractère, succomberait dans une lutte contre mes parens. Il me faut un homme intègre, discret et ferme : cet homme, c'est vous. C'est parce que j'ai cru reconnaître en vous toutes ces qualités que je vous ai institué mon légataire universel. Paris ce..... avril, 18.... Le duc de ***. »

Dès les premières lignes de cette lettre, Victorine s'était troublée; en achevant la lecture, ses larmes coulaient en abondance.

« Ah! monsieur Georges, » s'écria-t-elle, « je vois.... tout s'explique.... Oh! com-« bien je suis coupable envers vous !.... Et » j'ai pu croire...! j'ai pu vous soupçonner » d'avidité, vous !.... Oh! que le duc a été » bien inspiré! Oui! vous justifierez sa con-» fiance. » — « Je suis assez heureux pour » l'avoir déjà justifiée en partie. Par la » lecture des papiers auxquels la lettre était » jointe, j'ai reconnu que les craintes du » duc étaient fondées, et je n'ai point hé-» sité. Quoique ayant passé quelques mois » dans l'étude d'un avoué, je suis peu au » courant de nos lois civiles; je n'ai pas » voulu les consulter; j'aurais craint d'y » trouver quelques dispositions qui me » détournassent de mon premier mouve-» ment. J'ai appris que le fils du duc, chef » d'atelier dans une des principales fa-» briques de Saint-Quentin, était arrivé à » Paris depuis quelques jours : je l'ai vu. » C'est un jeune homme doux, simple, » naïf bien élevé, rempli des meilleurs

» sentimens. Il m'a vivement touché ; il ne
» respire que pour sa mère. Cette femme
» a une sœur chargée d'une nombreuse
» famille ; le jeune François Leclercq, c'est
» ainsi qu'il se nomme, serait heureux de
» venir au secours de tous les parens de sa
» mère. Nous avons déjà pris nos arran-
» gemens. Toute la fortune du duc est en
» portefeuille ; il venait de vendre comp-
» tant son dernier domaine. Dès que les
» capitaux seront mis en ma possession,
» j'achèterai pour le donner au jeune Le-
» clercq, un bien près de Besançon, où il
» se propose d'établir une manufacture ;
» car nous avons senti qu'il ne pouvait plus
» rester dans le pays où on l'a connu pau-
» vre, sans donner lieu à des soupçons.
» Avec quel intérêt j'apprendrai qu'il fait
» un bon emploi de cette fortune dont je
» n'aurai été qu'un moment dépositaire ! »
Victorine, émue, transportée, les yeux fixés sur Georges, l'avait écouté sans l'interrompre. Lorsqu'il eut cessé de parler,

« Le voilà ! » dit-elle, « le voilà, ce modèle » de générosité, de délicatesse, que je me » flattais de trouver en vous. Voilà ces » vertus qui vous ont mérité toute mon es- » time, toute mon affection. » — « Tou- » te votre affection ! » s'écria Georges ; « répétez ces mots charmans, ces mots qui » m'enivrent de bonheur. »

Il était tombé à ses pieds ; il pressait de ses lèvres la main de Victorine. Effrayée de l'action de Georges, et plus encore de l'aveu qui lui était échappé, elle le suppliait de se relever : « Je voulais renfermer » dans mon cœur pour toujours, » lui dit-elle, « les sentimens que vous m'avez in- » spirés. Je suis franche, monsieur Dercy ; » et puisque je n'ai pu retenir un aveu » peut-être bien funeste pour moi, je ne » le rétracterai pas. Oui, dès long-temps » vous avez mon estime, ma plus tendre » estime..... Pourquoi vous révéler ce se- » cret ? nous ne serons jamais l'un à l'au- » tre. » — « Que dites-vous ? » — « Vous

» êtes riche, je suis pauvre. » — « Quelle » chimère vous occupe! quelle idée avez-» vous de moi si vous pensez que la for-» tune....? » — « De grâce, ne m'inter-» rompez pas. Voyez votre situation et la » mienne. Vous m'apporteriez mille avan-» tages; que puis-je vous offrir en échange? » moi, pauvre orpheline, n'ayant connu » pour ami que mon premier tuteur, un » vieillard à qui ses infirmités et son isole-» ment du monde n'ont pas permis de me » garder auprès de lui! moi, élevée comme » une étrangère dans cette maison! Votre » fortune, votre mérite vous appellent à » jouer parmi les hommes un rôle hono-» rable et brillant; rempliriez-vous votre » destinée, si vous vous unissiez à moi? » C'est une grande alliance que vous devez » contracter; et moi..... moi, je serai heu-» reuse..... oui, heureuse, » ajouta-t-elle en soupirant, « de voir l'homme que j'au-» rais préféré à tous, environné de la con-» sidération publique, de la reconnais-» sance méritée de ses semblables. Ne

» dites pas que je me livre à des scru-
» pules exagérés; un jour, vous recon-
» naîtrez la justesse de mes raisonnemens;
» quant à moi, c'est après avoir long-
» temps et mûrement réfléchi que je vous
» tiens un tel langage. Si vous êtes jaloux
» de ne me point affliger, cessez de me
» parler de votre amour. » — « Qui? moi!
» ne plus vous parler de mon amour? Tant
» de franchise, de désintéressement, de
» générosité lui donnent encore plus de
» force. » Il jurait que jamais il ne cesserait d'aimer Victorine il l'accusait de cruauté, de tyrannie; il la suppliait d'abjurer sa funeste résolution. Il fallut cesser l'entretien; la société de madame Dubrocard se rapprochait d'eux.

En retournant à Paris, Georges était agité de sentimens bien divers; il était dans l'ivresse de l'aveu de Victorine; il se désolait qu'elle refusât de lui accorder sa main : il espérait encore vaincre sa résistance.

CHAPITRE VI.

INVENTION DE GEORGES.

Deux fois encore Georges trouva et saisit l'occasion de renouveler ses instances auprès de Victorine; elles furent inutiles. Les occupations que lui donnaient les intérêts du fils du duc apportaient peu de distraction à sa douleur. « Par quels » moyens vaincre ces refus obstinés? » se disait-il. « Eh quoi! j'ai su plus d'une » fois imaginer des ressources pour servir » un ami, ou même des personnes que je » connaissais à peine, et je n'en trouve » aucune lorsqu'il est question de moi! » Mais que dis-je? Y va-t-il seulement de « mon bonheur? Le plus doux aveu m'as-

» sure que Victorine partage mon amour;
» si nous vivons séparés, elle souffrira....
» mille fois moins que moi, sans doute!
» mais sera-t-elle heureuse? Non! pour
» elle-même, il faut qu'elle soit à moi. »
Il fut inspiré par cette idée; le bonheur de Victorine voulait qu'il obtînt ou qu'il surprît son consentement. En se rappelant les confidences que la bonne madame Deschamps lui avait faites sur la famille de Victorine, il lui vint un projet dont le succès lui parut infaillible. Quelques instans de réflexion suffirent pour le déterminer à l'employer. Il disposa son plan avec soin, fit dans Paris, quelques courses qui lui étaient nécessaires, et partit sans retard pour le village du pays de Caux, où demeurait M. Belmont, le grand-oncle et le tuteur de Victorine.

Presqu'au moment de monter en voiture, il avait reçu, à la requête du vicomte Darbolin et des autres collatéraux du duc, un exploit par lequel, pour cau-

ses de nullité qu'on se réservait de déduire, il était sommé de renoncer au legs universel qui lui avait été fait. Georges considéra ce commencement de procédure comme l'effet d'un dépit mal conseillé; il remit l'exploit à un avoué de sa connaissance, qui le jugea sans danger, et il ne pensa plus qu'à Victorine.

Le lendemain, dans la soirée, il arriva au presbytère; on l'introduisit dans une petite chambre, bien mesquinement meublée. Il vit, dans un fauteuil, un vieillard paralytique dont la décrépitude le frappa. Sa figure annonçait à peine un souffle de vie; mais elle était sereine et douce. Georges se nomma, et d'un ton plein de respect, s'excusa de se présenter sans être connu. Le vieillard se souleva péniblement, et jetant un regard bienveillant sur Georges: « Monsieur Dercy, » lui dit-il, « vous ne » m'êtes pas tout-à-fait inconnu. Vous fré- » quentez la maison de ma nièce, madame » Dubrocard? » Sur la réponse affirmative

de Georges: « Ma petite-nièce, » reprit le vieillard, « ma chère Victorine Lorsay » demeure chez M. Dubrocard : elle m'a » parlé de vous dans plusieurs de ses let- » tres; elle a beaucoup d'estime pour vo- » tre caractère, et quoique la chère enfant » soit bien jeune encore, j'ai confiance en » elle; son jugement m'a paru devancer » son âge. » Oh ! comme le cœur de Georges tressaillit ! « Elle a parlé de moi ! » » se disait-il. » Que ce début lui parut d'un favorable augure ! « Votre petite-nièce, » répondit-il à M. Belmont, « est si bonne, » si indulgente ! » Puis, s'animant, il fit avec enthousiasme l'éloge de Victorine. « Ah ! » monsieur, comment avez-vous pu vous » séparer de cet ange ? » — « Vous me » rappelez une des époques les plus dou- » loureuses de ma vie... » Le vieillard s'interrompit; et après un instant de silence, il demanda des nouvelles de chacune des personnes de la famille. Georges répondait, et revenait toujours à l'éloge de Victorine.

« Elle était déjà pleine d'amabilité, d'es-
» prit et de raison, » dit le vieux curé,
« quand il fallut qu'elle s'éloignât de son
» pauvre oncle; elle m'aimait beaucoup;
» chère enfant! Elle s'abandonnait au dés-
» espoir, mon cœur était brisé. Vous le
» dirai-je, monsieur Dercy? Oui, votre
» physionomie, votre ton, le témoignage de
» ma petite-nièce me disposent à vous parler
» sans détour. La seule de mes douleurs à
» laquelle je ne puisse me résigner entière-
» ment, c'est la crainte que mon excellente
» Victorine ne trouve pas, à Paris, chez
» M. Dubrocard tous les soins, tous les
» égards que méritent son âge et ses mal-
» heurs. Elle ne se plaint dans aucune de
» ses lettres; mais en exprimant sa recon-
» naissance pour sa tante, pour M. Du-
» brocard, elle n'a pas cet abandon tou-
» chant qui me garantirait son bonheur. »
— « Il est trop vrai! je ne dois rien vous
» déguiser; votre chère petite-nièce, mo-
» dèle de douceur et de toutes les vertus,

» ne trouve point chez sa tante la tendresse » de son tuteur; j'en ai souvent gémi. Je » me garderais de vous affliger par ces » aveux, s'il était impossible de changer » la situation de mademoiselle Lorsay; » mais cette triste situation,... j'ose me » flatter qu'elle peut devenir heureuse, et » c'est là... » continua-t-il en baissant les yeux; « c'est là le motif qui m'amène » vers vous. » L'intérêt du vieillard était vivement excité. « Achevez, » dit-il, « j'ai » hâte de vous entendre. » Georges, par un récit naïf, fit connaître son amour, l'aveu de Victorine et les motifs puisés dans une excessive délicatesse qui la déterminaient à refuser de s'unir à lui. Le bon curé fut quelque temps silencieux. « Elle refuse, » dit-il ensuite; « je vous » plains, je connais ma petite-nièce; son » caractère est sur tous les points sembla-» ble à celui de sa mère; puisqu'elle est » persuadée qu'elle aurait un reproche à » se faire en acceptant vos offres, n'espé-

» rez pas changer sa résolution; il faut y
» renoncer. » — « Non, monsieur, notre
» sort est dans vos mains; j'ai un moyen de
» vaincre ou plutôt de tromper les scru-
» pules de cette chère personne. Mais ce
» moyen,... vous seul pouvez le faire réus-
» sir. » — « Parlez avec confiance; je sens
» que ma fin s'approche; si avant de quit-
» ter la vie, je peux assurer le bonheur de
» ma chère enfant, croyez qu'elle sera
» heureuse, et moi, je mourrai content. »
— « Daignez m'écouter avec attention :
» tous les refus de mademoiselle Lorsay
» sont fondés sur ce qu'elle n'est point fa-
» vorisée des dons de la fortune. Eh bien,
» s'il faut en croire ce que m'a dit madame
» Deschamps, cette fidèle gouvernante de
» votre petite-nièce, le brave M. Lorsay,
» son père, quelque temps avant sa mort,
» il y a seize ans à peu près, avait confié
» vingt mille francs, son unique avoir, à
» un armateur de Lorient, son ami, un
» monsieur Kervon; et depuis on n'a reçu

» aucune nouvelle de cet armateur, qui
» probablement a péri. Supposons qu'il
» existe, qu'il soit revenu après seize ans,
» et qu'il rapporte à notre chère Victo-
» rine le capital et les bénéfices dont ce
» capital s'est accru pendant ce long espace
» de temps. Vingt mille francs placés, il y
» a seize ans, sur un navire, dans le com-
» merce maritime qui offre tant de chan-
» ces, ne peuvent-ils pas avoir produit par
» une suite d'événemens heureux deux cents
» mille francs? Cet honnête armateur, en
» débarquant au Havre, se serait empressé
» de s'adresser à vous, le grand-oncle et
» le tuteur de la fille de son ami: il vous
» aurait apporté les deux cents mille francs
» en or et en bonnes lettres de change.
» Puis il serait reparti brusquement pour
» un nouveau voyage de long cours. Cher
» et respectable tuteur de Victorine, cette
» supposition que je fais, ne pouvons-nous
» la réaliser? Persuadez-vous que la chose
» est arrivée ainsi; ou plutôt, faisons le

» croire à votre petite-nièce. Je vous remet-
» trai la somme; vous la remettrez à votre
» pupille. Sa fortune ne sera pas immense;
» mais elle sera suffisante pour que made-
» moiselle Lorsay n'ait plus de motifs de
» refuser mes vœux; le secret reste à ja-
» mais entre vous et moi, et mon bonheur,
» celui de votre chère Victorine seront
» votre ouvrage. »

Le vieillard était profondément ému: « Vous méritez d'être heureux, » lui dit-il, « j'aimerais à vous confier le sort de ma pe-
» tite-nièce; mais, monsieur Dercy, ce que
» vous proposez.... serait un mensonge. »
Georges, un moment étonné, se remit presque aussitôt, fit au vieillard beaucoup de raisonnemens, lui peignit le désespoir où le plongerait un refus, et le conjura, au nom du bonheur de Victorine, de céder à ses instances. « Au prix du monde entier, » dit le pieux curé, « et pour sauver les jours de
» ma petite-nièce, je ne voudrais pas trahir
» la vérité. » Dercy redoublait ses prières

et tentait de nouveaux efforts. Le vieillard regarda le ciel, posa la main sur une Bible qui était sur sa table, et dit en élevant la voix, « Il est écrit : *Tu ne mentiras pas.* »

Georges atterré entendit à peine les consolations que M. Belmont essayait de lui donner. Celui-ci voulut en vain le retenir; Georges, convaincu qu'il était impossible de changer la résolution du vieillard, lui demanda la permission de se retirer; il sortit suffoqué par la douleur. Dans son chagrin, au lieu de retourner directement à Paris, il se rendit aux environs du Havre, à deux pas de la côte d'Ingouville, dans la terre où Dharville était allé passer les premiers jours de la belle saison.

Les plus tristes réflexions occupaient l'amant de Victorine pendant ce court voyage. « N'ai-je donc plus d'espoir de bonheur » sur la terre? » se disait-il, « les vertus » même semblent conspirer contre moi. » Lorsqu'il arriva, Dharville était à table avec une nombreuse société; c'étaient de jeunes

propriétaires du voisinage, des négocians, des courtiers de commerce, et toute la troupe de comédie du Havre, qui ce jour-là donnait relâche. Tandis que M. le marquis Dharville, ambassadeur près d'une cour très-grave, supportait avec dignité les ennuyeuses fatigues de l'étiquette, son fils, dans un château délicieux, buvait les vins de son excellence, traitait splendidement toute la contrée et courtisait des jeunes Cauchoises. Quelle différence entre l'humble presbystère que Georges quittait, et le séjour brillant et fastueux où il arrivait!

Au nom de Georges, Dharville, aussi enchanté que surpris, se lève brusquement de table, court au-devant de lui et l'embrasse avec transport. « Messieurs, mes» dames, » dit-il à ses joyeux convives, « je » vous présente mon meilleur ami, M. Der» cy: c'est un sage; mais il a d'ailleurs tant » de qualités excellentes que je lui pardonne » sa sagesse, et que je l'aime comme s'il » était un étourdi. Vite, un couvert; il

» nous manquait; j'espère que tu vas me
» donner huit jours, quinze jours, un
» mois. Oh! que je me promets de plaisir
» de ton séjour dans le château de mon
» père! » Au milieu de la joie, des éclats de rire de toute cette aimable société, Dharville examina bientôt Georges avec un touchant intérêt; il le voyait pâle, défait, et déjà lui-même il ne riait plus que par intervalles et comme pour faire les honneurs du re ps.

Dès qu'on se fut levé de table, Dharville laissa ses convives se promener, se mettre au jeu; il entraîna Georges au fond du jardin : « Au nom du ciel, mon ami, que
» t'est-il arrivé? tes traits sont altérés, tu
» m'alarmes. » Georges, fort triste, s'excusa d'avoir jusqu'alors caché son secret à son ami, et le mot d'amour s'échappa de sa bouche : « Oh! parbleu! » dit Dharville,
» à ta physionomie mélancolique, j'aurais
» dû le deviner, me voilà rassuré; ne sois
» pas un enfant. Tu sais que ce mal m'a

» vingt fois atteint, et que vingt fois, j'en
» ai complétement guéri. Eh! tiens, encore
» à présent,.... car jamais je ne suis sans
» une passion : mais, Dieu merci, mes pas-
» sions ne prennent ni sur mon humeur ni
» sur ma santé. Cette jolie brune, près de
» qui tu étais à table.... c'est la première
» chanteuse du Havre; j'en suis fou. Voyons:
» est-ce de la rigueur ou de l'infidélité de
» ta belle que tu as à te plaindre? Quoi
» qu'il en puisse être, je te trouverai des
» consolations. » Georges fut péniblement
affecté de ces paroles, et surtout de la
gaieté qui les accompagnait : « Mon ami
» lui-même ne me comprend pas; Dhar-
» ville blesse mon cœur; à qui dans le
» monde révéler mes souffrances? » Dhar-
ville lui prit vivement la main. « Georges! »
répliqua-t-il, « pardonne-moi, je t'ai
» affligé; loin de moi un pareil des-
» sein! Maudite étourderie qui m'en-
» traîne, presque à mon insu! Comme
» si je devais ignorer que le même senti-

» ment qui ne fait qu'une impression pas-
» sagère sur un homme léger comme moi,
» doit faire une profonde et durable impres-
» sion sur un homme habitué à réfléchir
» comme mon ami Georges. Ce qui m'amuse
» t'occupe; ce qui est frivole chez moi, est
» sérieux chez toi. Raconte-moi tes pei-
» nes; je suis digne de ta confiance, sinon
» par la gravité de mon caractère, au
» moins par la chaleur et la sincérité de
» mon affection. Je ne t'en veux pas de
» m'avoir long-temps caché ton secret; je
» ne prétends le savoir à présent que pour
» t'offrir tous les services qui sont en mon
» pouvoir. »

Georges éprouva un grand soulagement à ces accens d'une véritable amitié. Il fit à Dharville toutes ses confidences; celui-ci les écoutait avec un intérêt toujours croissant; il félicitait son ami d'avoir touché le cœur d'une aussi aimable personne que sa chère Victorine Lorsay. Dharville n'était pas un de ces hommes à sots préjugés qui

pensent qu'on ne doit épouser qu'une fille riche ou noble; il plaignait Georges de ce que Victorine se refusait au bonheur de tous les deux par une délicatesse exagérée sans doute, mais qui la rendait encore plus adorable. Lorsque Georges termina son récit, par le refus qu'avait fait le vieux curé de se permettre un mensonge pour servir les deux amans, il s'emporta vivement contre M. Belmont. Suivant lui, un tel scrupule était puéril, ridicule; il y trouvait un fanatisme de vertu et de piété qui le mettait en courroux : « Garde-toi » d'accuser ce vieillard! » lui dit Georges, « le malheur ne me rend pas injuste; je l'ai » vu souffrir du sacrifice que lui comman- » dait son devoir; sa vertu me désespère, » mais n'en parlons qu'avec respect. » — » Préjugé! sottise! Je raisonne aussi, moi, » quoiqu'on ne s'en doute guère, et quel- » quefois je raisonne bien. Notre premier » devoir n'est-il pas d'assurer le bonheur » qui dépend de nous aux êtres qui

» nous entourent? Ton vieux prêtre, fort
» honnête homme d'ailleurs, sacrifie cette
» première obligation à celle qui lui pres-
» crit de ne pas blesser la vérité. Vive le
» mensonge! quand il peut faire le bien
» des bonnes gens, sans nuire à qui que
» ce soit au monde. Mais, attends! attends! »
continue-t-il, en serrant d'une main celle
de Georges et se frappant le front de l'au-
tre main: « Ah! quelle heureuse idée! »
— « Que dis-tu, » s'écria Georges tout
transporté? « Ah! mon ami, explique-moi... »
— « Eh bien, donc! apprends..... Mais,
» non, non; cela ne se peut pas... Cepen-
» dant... As-tu les fonds dont tu veux en-
» richir ta Victorine? » — « Oui: avant
» de quitter Paris, je m'étais assuré de la
» somme entière, et même j'ai réalisé qua-
» rante mille francs que voilà en billets de
» caisse dans ce portefeuille, et que je
» voulais remettre à M. Belmont. » —
» Fort bien; le plus difficile est fait; l'ar-
» gent est trouvé. Il doit y avoir mille

» moyens de le faire accepter à la chère
» personne; confie-moi ton portefeuille.
» Laisse-moi méditer mes idées avant de
» te les développer. Demain, je te mettrai
» au fait; ce soir, nos convives doivent
» s'impatienter de notre absence; viens te
» divertir avec nos comédiennes.

Dharville et Georges rentrèrent au salon, où toute la société s'était réunie : on jouait à l'écarté, à la bouillotte, au billard; on s'amusait, on causait, on faisait de la musique. Malgré les espérances que lui avait données son ami, Georges ne pouvait prendre part à la joie générale; il se retira de bonne heure.

Le lendemain, à son réveil, il apprend que Dharville est parti dans la nuit, et on lui remet un billet ainsi conçu :

« Mon ami, mon plan est superbe; il te conduira au bonheur, j'en réponds. Mais j'ai voulu le mettre à exécution sans te consulter. Tu es si bon enfant, comme disait ta mère, que tu n'aurais pas man-

qué de me faire mille objections. Je pars, mets-toi en route quelques heures après moi; j'emporte tes quarante mille francs; à ton arrivée à Paris, tu apprendras quel excellent usage j'en aurai fait. Ton ami Dharville. »

Étonné, ne pouvant deviner ce que son ami allait entreprendre, partagé entre la crainte et l'espoir, Georges partit à l'instant pour Paris.

CHAPITRE VII.

ÉTOURDERIE DE DHARVILLE, NIAISERIE DE GEORGES.

« VICTOIRE ! victoire ! » s'écria Dharville à l'aspect de Georges, qu'il attendait avec impatience. « Elle est à toi. Tu peux te » présenter ; elle se croit riche des deux » cent mille francs. » — « Se peut-il ? » Dois-je te croire ? Et qu'as-tu donc fait. » — « Ce que j'ai fait ? Des merveilles. Ce » matin, à peine arrivé, j'ai dépêché un » de mes gens à M. Dubrocard avec une » lettre par laquelle je lui demandais sur-» le-champ un rendez-vous, pour une af-» faire qui intéressait sa famille, surtout » sa nièce mademoiselle Victorine Lorsay ;

» et bientôt me voilà en leur présence. Ah !
» mon ami; quelle charmante personne
» que ta Victorine ! Je n'ai pas perdu de
» temps pour entrer en matière. J'ai dit
» que j'arrivais à l'instant même de Nor-
» mandie, ce n'était pas mentir; que j'a-
» vais été rendre une visite au respectable
» curé, M. Belmont, que je l'avais trouvé
» plein de joie d'un événement bien heu-
» reux pour sa chère petite-nièce; que, la
» veille même, il avait vu un ancien ami
» du père Lorsay, l'armateur Kervon de
» l'Orient, qui lui avait appris comment
» avaient fructifié les vingt mille francs
» placés, il y a seize ans, sur son navire....
» enfin toute l'histoire que tu as inventée,
» et qui n'est, parbleu ! pas mal imaginée.
» Le bon curé, instruit de mon prochain
» départ pour Paris, « ai-je ajouté, »
» m'a prié de vouloir bien vous donner
» la nouvelle de cette faveur imprévue
» de la fortune, et de remettre à sa pe-
» tite-nièce ces quarante mille francs, en

» attendant le reste, qu'il lui fera bientôt
» parvenir. Alors, j'ai tiré du portefeuille
» les billets de caisse; le moyen de douter
» de la véracité d'un homme qui vous of-
» fre quarante mille francs! A ce dis-
» cours, quelle surprise dans la famille!
» C'est la figure des Dubrocard qu'il fal-
» lait voir! le dépit, l'envie se mêlaient dans
» leurs traits à l'étonnement et à une affec-
» tation de sensibilité... Mais ta Victorine!
» l'impression que lui causait ma nouvelle
» donnait encore de nouveaux charmes à
» sa physionomie. Elle baissait les yeux,
» rougissait, elle voulait paraître indif-
» férente à cet événement extraordinaire;
» cependant il était aisé de s'apercevoir
» qu'il est un avantage de la fortune qu'elle
» ne peut dédaigner. Moi, j'avais une ai-
» sance, une gravité... Je me suis reconnu
» des talens diplomatiques au moins égaux
» à ceux de mon père. J'ai fait un tableau
» touchant du bon curé Belmont; je l'ai
» peint accablé par l'âge et les infirmités,

» mais ranimé, rajeuni par le bonheur de
» sa petite-nièce. J'ai répété les propres
» mots qu'il m'avait dits; pour leur don-
» ner plus de vraisemblance, j'y ai mêlé
» adroitement quelques pieuses citations
» du Nouveau ou de l'Ancien Testament,
» comme si je les avais entendues de sa
» bouche; j'y ai joint quelques réflexions
» morales de ma façon qui m'ont fait infi-
» niment d'honneur. Les Dubrocard avaient
» une figure!... Enfin, j'ai terminé en of-
» frant avec grâce le portefeuille à ma-
» demoiselle Lorsay, qui l'a pris de l'air le
» plus modeste pour le remettre à son on-
» cle. En vérité, cette jeune fille est par-
» faite! je crois que je deviendrais ton rival,
» s'il ne m'était pas si doux d'être ton con-
» fident. J'ai compté les billets, je les ai
» fait compter par M. Dubrocard, et voilà
» son reçu. » Pendant que Dharville avait
parlé, quel désordre s'était emparé de l'es-
prit de Georges! « Eh! quoi? dit-il; tu
» as osé la tromper, te servir du nom du

» respectable curé?... » — « Ah! parbleu!
» je n'ai pas de scrupules, moi : eh! qu'ai-
» je fait autre chose que ce que toi-même
» avais proposé à ce vieillard trop timoré?»
— « Oui; mais c'était dans l'espérance
» qu'il m'approuverait, qu'il me seconde-
» rait, et, au contraire, il m'a blâmé, il
» s'est refusé à me servir.... » — « Allons,
» allons, reprit Dharville; la chose est
» faite, il n'y a plus à regarder en arrière.
» C'est à toi d'achever : crois-moi, ne perds
» pas un instant pour aller faire ton com-
» pliment à mademoiselle Lorsay et à sa
» famille. » — « En effet, dit Georges,
» puisque ta ruse a réussi,... c'est à moi
» d'achever.... Oui; je vais..... » Il se fé-
licitait que Victorine fût trompée, il se re-
prochait de la tromper; tour à tour, il
blâmait, et remerciait Dharville; enfin il
se décida et courut à la maison de cam-
pagne de M. Dubrocard.

Son trouble redoubla, lorsqu'en arri-
vant, il vit le salon rempli de monde; il

redoubla bien plus encore quand il reconnut le motif qui amenait une société si nombreuse. La nouvelle de la fortune de Victorine s'était rapidement répandue, et l'on venait satisfaire à l'usage de saluer les gens heureux. La petite orpheline, que l'on voyait ordinairement réleguée dans un coin du salon, était assise entre sa tante et sa cousine, recevant les félicitations et les hommages. Madame Dauvert se livrait plus que jamais à la sensibilité. « Que je suis » heureuse ! » disait-elle à chaque mot que l'on adressait à mademoiselle Lorsay. — « Je suis ravi, » dit Dauvert en serrant la main à Georges d'un air joyeux et comme s'il n'eût pas encore eu sur le cœur le testament du duc : « la fortune sourit à » toutes les personnes qui m'intéressent. » Georges surmonta son embarras, et fit d'assez bonne grâce son compliment à Victorine.

Tout en continuant les politesses les plus empressées à la jeune personne, on se mit

au jeu. Victorine, fatiguée de tous les complimens dont elle avait été l'objet, pria sa tante de lui permettre d'aller un moment prendre l'air au jardin, et se livrer à ses réflexions. Georges la vit s'éloigner seule avec la bonne madame Deschamps; il laissa passer quelques momens; bientôt, en prenant garde d'être remarqué, il s'esquiva du salon et joignit Victorine dans cette même allée solitaire où, peu de jours auparavant, il lui avait révélé le secret du testament du duc. « Mademoiselle, » lui dit-il d'une voix tremblante, « auriez-vous encore des ob» stacles à m'opposer? » La physionomie, les regards de la jeune personne exprimaient un bonheur, qu'elle ne cherchait point à cacher. Madame Deschamps s'était assise; Victorine continuait de se promener : « Mon» sieur Dercy, » répondit-elle, « c'est ici,
» dans ce lieu même, que vous m'avez confié
» le secret d'une action qui vous honore à
» mes yeux, et qui vous expose aux mau» vais jugemens des hommes; c'est ici que

» j'ai appris à estimer encore plus votre » noble caractère, la droiture, la généro- » sité, la délicatesse de vos sentimens; » maintenant que, par un heureux coup » du sort, je me trouve avoir une fortune » non pas égale à la vôtre, mais bien suffi- » sante à mes vœux,... je vous autorise à » demander ma main à M. Dubrocard. » A cette déclaration aussi tendre que franche, Georges aurait dû être au comble du bonheur; mais quelle confusion lui faisaient éprouver les éloges que la jeune fille venait de lui prodiguer avec tant d'abandon et de complaisance! Dans son horreur du mensonge, et rougissant de ne devoir qu'à la ruse le consentement de celle qu'il adorait, le bon Georges eut la simplicité de raconter ce qu'il avait projeté, ce qu'il avait proposé à M. Belmont, le refus du pieux curé, l'audacieux et imprudent stratagème de son ami Dharville....« Ah! grand Dieu! » s'écria Victorine; « cette fortune! elle n'est pas à moi.... » elle me vient de vous! et par un men-

» songe!... et c'est vous qui, malgré le re-
» fus de mon tuteur, vous êtes prêté !....
» Quelle honte! quel affront, quand tout
» va se découvrir.... où me cacher? quel
» parti prendre? A qui me confier? O mon
» cher et respectable tuteur, c'est vous
» seul qui pourriez me guider, et vous
» êtes loin de moi! et l'on a osé abuser de
» votre nom!.... et bientôt, peut-être, j'au-
» rai à pleurer votre perte! » Georges cherchait à la calmer, implorait son pardon. « Laissez-moi,.... fuyez-moi..... » lui dit-elle, « je repousse vos dons et votre main. » Elle était pâle, ses yeux étaient égarés, elle semblait prête à s'évanouir; madame Deschamps s'était rapprochée; Victorine, s'appuyant sur le bras de sa bonne gouvernante, quitta le jardin, et courut se renfermer dans son appartement.

Georges était comme un fou en retournant à Paris; il chercha partout son ami Dharville; il ne le trouva pas. Il rentra chez lui : « C'est la première fois de ma

» vie, » disait-il, « que, pour mon intérêt » personnel, je me suis avisé d'avoir re- » cours au mensonge! et encore avec quelle » promptitude je m'en suis repenti! j'en » suis puni bien cruellement. » Il chargea Joseph d'aller le lendemain de très-bonne heure chez M. Dubrocard, de parvenir sans être aperçu jusqu'à la vieille madame Deschamps, et de lui demander à quelle heure il pourrait la voir. Quelle affreuse nuit il passa!

Le lendemain, la matinée était avancée, et Joseph ne revenait point. Georges, bouillant d'impatience, voulait aller lui-même chez M. Dubrocard. Mais que devint-il, lorsque son valet, arrivant enfin, lui apprit que madame Deschamps était partie la veille à l'entrée de la nuit avec sa jeune maîtresse! « Partie! » s'écria Georges. » — « Oui, monsieur; et dans le plus grand » mystère. Aucun domestique ne s'est douté » de leur départ. On dit que la jeune de- » moiselle a écrit à M. Dubrocard; ce qu'il

» y a de certain, c'est que M. Dubrocard
» est entré fort troublé dans l'appartement
» de sa femme, un papier à la main, qu'il
» a renvoyé la femme de chambre, qu'ils
» sont restés fort long-temps ensemble,
» qu'ils ont dépêché un exprès à Paris,
» pour ramener leur homme d'affaires,
» que cet homme est venu, et qu'après
» avoir causé deux heures avec les maîtres,
» il est reparti de suite et en toute hâte
» pour Paris. Ce qu'il y a de certain, c'est
» que mademoiselle Victorine n'est plus
» chez M. Dubrocard, et que tout le monde
» ignore où elle est allée. » — « Je le de-
» vine..... Oui! j'en suis sûr! vite, vite,
» mon cher Joseph, des chevaux, une
» chaise de poste; que je parte à l'instant....
» Oui! » continua-t-il, tandis qu'on s'em-
pressait d'exécuter ses ordres, « c'est au
» village de Saint-Romain que je la trou-
» verai. C'est chez le respectable curé, son
» ancien tuteur, qu'elle s'est réfugiée. Ce
» vieillard veut bien m'accorder son es-

» time, il sera touché de mon repentir, il » secondera mes efforts. O ma chère » Victorine, mes torts sont bien grands; » mais devez-vous être inflexible? Moins » amoureux, j'aurais plus réfléchi; moins » ennemi du mensonge, je vous aurais » laissée dans l'erreur. N'est-ce pas votre » refus obstiné qui m'a réduit à me con- » fier à mon imprudent ami? Maudite for- » tune, que tu m'es à charge! que ne suis-je » pauvre! Victorine serait à moi. »

Georges allait partir; il voit accourir son ami Dharville tout effaré: « Oh! parbleu! » dit celui-ci; « Voilà du nouveau. Moi, qui » ai toujours tant de peine à trouver de » l'argent, je viens d'être persécuté par un » diable d'homme qui voulait absolument » me forcer à en prendre, l'homme d'affaires » de M. Dubrocard. Il me rapportait les qua- » rante mille francs, avec un billet fort » laconique de M. le receveur général des » finances, qui m'apprend que tout est dé-

» couvert. J'ai refusé, je me suis fâché, j'ai » laissé cet homme chez moi, et j'ac- » cours..... Eh ! mon Dieu ! quelque ac- » cident aurait-il dérangé notre plan ? » » — « Ah ! mon ami, mon cher Dharville, » je ne t'en veux pas, je ne t'accuse pas ; » mais que de mal tu m'as fait ! elle sait » tout, j'ai tout dit, tout est perdu ! Elle » est partie ; je cours sur ses traces..... » Oui : chez son ancien tuteur, ce bon » curé..... Adieu ; embrasse-moi. Fasse le » ciel qu'elle se laisse fléchir ! » En parlant de la sorte, Georges s'élance dans sa chaise de poste, les chevaux partent ; Dharville reste tout interdit : « J'avais si bien ar- » rangé les choses ! et il va tout révéler.... » Ah ! mon pauvre ami, tu es trop can- » dide, trop sincère pour jamais réussir » dans ce monde. »

Georges, en courant la poste, était obsédé de mille inquiétudes. Une des plus vives était celle de savoir, s'il ne s'était pas trompé sur le lieu de la retraite que Vic-

torine avait choisie ; non, il ne s'était pas trompé. Victorine avait en effet quitté la maison de M. Dubrocard, pour se réfugier chez son tuteur ; elle avait dix-huit heures d'avance sur Georges ; elle était arrivée vers midi. Mais hélas ! c'était pour être témoin de la douleur qui oppressait tous les habitans du village, en rendant les derniers devoirs à leur pasteur. La veille, la vie du vieillard s'était éteinte. Victorine n'eut pas même la consolation de recevoir les derniers soupirs de son tuteur ; elle tomba dans le plus morne abattement. Mais tout à coup, elle s'est armée de résolution ; elle demande à la bonne madame Deschamps, si elle veut la suivre ; la vieille gouvernante répond qu'elle ne se séparera jamais de sa jeune maîtresse. Lorsque Georges entra dans le village, Victorine venait d'en partir ; personne ne put lui dire quelle route elle avait suivie.

Quel coup de foudre pour Georges ! « Où » est-elle? » s'écrie-t-il ; « de quel côté courir

» à sa recherche? » Il envoie son fidèle Joseph sur la route du Havre; il dépêche un autre messager sur la route de Dieppe. Mais lui-même! quel parti va-t-il prendre? C'est en vain qu'il répète avec anxiété toutes les questions qu'il a déjà faites aux gens du village. Avec quelle impatience il attend le retour de ses émissaires! déjà deux jours se sont passés, et on ne lui apporte aucune nouvelle de la chère fugitive. Doit-il retourner à Paris? doit-il aller plus avant?... Mais où aller?.... Ce fut alors qu'on le vit déjà se livrer à de profonds accès de mélancolie. S'il n'était pas assez heureux pour retrouver Victorine, il projetait de fuir le monde et de vivre dans une solitude absolue.

Le troisième jour, il reçoit une lettre de Dharville, qui le force à s'éloigner du village de Saint-Romain, sans attendre les nouvelles qu'il désirait si impatiemment. Le devoir et l'honneur le rappelaient à Paris.

CHAPITRE VIII.

DANGERS DE GEORGES.

PENDANT les deux voyages de Georges en Normandie, pendant qu'il ne s'occupait que de sa chère Victorine, d'odieux complots avaient été tramés contre lui.

Depuis que Dauvert avait retrouvé son ancien camarade, avec quelle ardeur, avec quel soin il l'avait saisi, entouré de piéges et séduit par de fausses amitiés! Avait-il voulu nuire à autrui? Non: il n'avait pensé qu'à se servir lui-même; il n'avait pensé qu'à employer Georges comme un moyen de fortune. Mais depuis qu'un dernier succès vivement poursuivi par Dauvert, lui était échappé et avait été pour ainsi dire

chercher Georges, qui n'y songeait pas, depuis que le duc de *** avait fait ce dernier son légataire universel, ce n'était plus le désir de s'élever ou de s'enrichir, qui excitait Dauvert; c'était une pure méchanceté, ce que nous nous permettrons d'appeler une noirceur gratuite, sans intérêt, un esprit de vengeance, un besoin de nuire à l'homme qu'il regardait comme riche à ses dépens : déplorable progrès ou plutôt déplorable dégradation des passions viles, intéressées, qui dégénèrent d'amour de soi en haine d'autrui!

Dès que les dernières dispositions du duc leur avaient été connues, les collatéraux avaient conçu un vif désir de faire annuler le testament. Mais comment? Ils avaient consulté, et ils n'avaient été encouragés à plaider que par ces hommes de loi, rebut du Palais, effroi des honnêtes gens, refuge des gens de mauvaise foi, qui ne manquent jamais de trouver matière à contestation dans toutes les questions qu'on leur sou-

met, et qui conseillent des procès à tous ceux qui les consultent. Un puissant auxiliaire leur était survenu; c'était l'envieux, le vindicatif Dauvert changé d'intrigant en méchant. Celui qui, par des manœuvres de plusieurs mois, avait cherché pour être légataire, à frustrer les héritiers, cherchait maintenant, pour enrichir les héritiers, à dépouiller le légataire. C'était secrètement qu'il agissait ainsi; il aurait craint, il aurait rougi de se montrer ouvertement l'ennemi d'un homme dont il n'avait reçu que de bons offices. Il avait donc des conférences confidentielles avec ce vicomte Darbolin, jadis forcené jacobin, aujourd'hui ultra forcené, et toujours ardent et astucieux plaideur. A ces conférences, assistait un vieux ci-devant procureur au Châtelet, maintenant l'un des plus anciens avoués de la capitale, dont la chicane était l'atmosphère, l'air vital, qui aimait son état encore plus pour faire de la procédure que pour gagner de l'argent, qui se pâmait de

plaisir quand il pouvait imaginer quelques nouveaux tours de son métier.

Pour arriver à ses fins, il avait bien fallu que Dauvert avouât à Darbolin et au vieux procureur, ses petites intrigues près du duc pendant sa maladie. « Loin de moi » la pensée d'avoir voulu dépouiller des » héritiers légitimes, » disait-il! « mais je » croyais avoir quelques droits à un legs ho- » norable, et c'est dans cette vue, qui ne peut » être blâmée de personne, que ma femme et » moi, nous avions continué nos complai- » sances et nos assiduités si injustement » qualifiées d'obsessions. » — « Ah, fripon! » répondit Darbolin avec un sourire moitié ennemi, moitié ami, « vous aussi! vous son- » giez à nous faire tort? mais passons. Puis- » que ni vous, ni moi, ni les autres parens, » nous n'avons rien, soyons amis, soyons al- » liés, vous pour vous venger, nous, pour » tâcher d'avoir quelque chose. » Dauvert, dans les aveux qu'il s'était cru obligé de faire à ses complices, avait raconté qu'un jour,

le duc étant déjà fort malade, il était échappé à son excellence de dire qu'elle avait un devoir à remplir, une dette qu'elle voudrait acquitter, puis, que, tout d'un coup, le duc s'était arrêté; mais que ce mot, tombé dans l'oreille d'un homme spirituel et fin comme M. Dauvert pouvait se vanter de l'être, n'avait pas été perdu; qu'alors lui Dauvert avait dit : « Il faudrait vous confier pour ce devoir à remplir, pour cette dette que vous voulez acquitter, à un ami, à un honnête homme, à un homme sûr : » que le duc n'avait rien répondu, avait réfléchi, et parlé d'autre chose, que depuis la mort et lorsqu'il avait vu Georges légataire universel, cet entretien lui était souvent revenu en pensée, et qu'il se souvenait que le duc s'était enfermé avec son notaire pour faire son testament, précisément le lendemain du jour où l'entretien avait eu lieu. « Attendez, » dit le vieux procureur en se levant avec vivacité: « j'y

» suis ! m'y voilà ! quel trait de lumière !
» Il y a un fidéi-commis. Savez-vous ce que
» c'est qu'un fidéi-commis ? Le Code le dé-
» finit dans les termes les plus clairs ; oui, »
ajouta-t-il en feuilletant avec rapidité le
livre des cinq Codes qui était sur son bu-
reau : « *Art.* 896. *Les substitutions sont*
» *prohibées ; toute disposition par laquelle*
» *le donataire, l'héritier institué ou le lé-*
» *gataire sera chargé de conserver et de*
» *rendre à un tiers, sera nulle, même à*
l'égard du donataire, de l'héritier institué
» *ou du légataire.* » — « J'en avais le soup-
çon, » s'écria Dauvert tout troublé. — « Cela
« me paraît net, » continua le procureur;
« le duc a dit à M. Dauvert qu'il avait un
» devoir à remplir ; M. Dauvert a insinué
» qu'il fallait se confier à un ami, à un
» honnête homme, à un homme sûr ; le
» duc a réfléchi ; c'est le lendemain qu'il a
» fait son testament : n'est-il pas plus que
» probable, n'est-il pas évident que le duc,
» d'après l'avis de M. Dauvert, aura choisi

» pour son légataire universel, M. Georges
» Dercy, le considérant, quoiqu'ils fussent
» brouillés, comme plus son ami, plus
» honnête et plus sûr que ledit Dauvert?
» Ceci soit dit sans vous offenser; je me
» borne à énoncer l'opinion que je suppose
» avoir été celle du feu duc. » — « Morbleu! » reprit Dauvert, « ce serait moi!
» moi, qui toute ma vie ai si bien su profiter de mon ami Georges, qui ai si bien
» tourné à mon avantage son désintéressement.... ce serait moi qui, dans cette
» dernière et importante circonstance, aurais décidé les choses à son avantage et
» à mon préjudice, par mes insinuations!»
— « Point de doute, » dit le procureur. « En
» voulant vous désigner, vous avez fait
» penser à lui. » Darbolin écoutait en silence et voyait avec une maligne jouissance
le désespoir de Dauvert. « Oui, oui, » continua celui-ci, « je m'en souviens; tout en
» me sachant gré de ma souplesse, de ma
» flexibilité qui me valait ses bonnes grâces,

» ses faveurs, leduc m'en raillait impitoya-
» blement, et il ne pouvait s'empêcher d'ac-
» corder son estime à la probité, à la déli-
» catesse, à l'inflexibilité de conscience qui
» avaient valu à ce pauvre Georges une dis-
» grâce et la perte de sa place. » — « Et alors, »
reprit le procureur, « se voyant près de
» mourir, n'étant plus ni homme d'état,
» ni homme du monde, le duc aura pensé
» qu'il trouverait les qualités qu'il recher-
» chait plutôt chez l'homme inflexible qu'il
» avait repoussé, que chez l'homme souple
» dont il s'était servi pendant sa vie : ceci
» soit toujours dit sans vouloir vous offen-
» ser... Les choses ainsi posées, » ajouta-t-il
en élevant la voix, « n'est-il pas plus que
» probable, n'est-il pas évident que la for-
» tune n'a été léguée audit Georges Dercy
» que pour passer de ses mains dans les
» mains d'un autre, à qui, pour une qua-
» lité quelconque, il était interdit au duc
» de la léguer directement? ce qui consti-
» tue, suivant les termes adoptés par nous

» autres gens de loi, un véritable fidéi-
» commis, acte prohibé par les lois ro-
» maines, par l'ancienne coutume de Paris
» et par le nouveau Code, ainsi que je
» viens de le démontrer en lisant l'article. »
— « En conséquence, » s'écria le vertueux Darbolin, « acte nul, legs universel nul;
» et nous sommes fondés à plaider. » —
« Oui, » répliqua le vieux praticien; « mais
» en faveur de qui, ce fidéi-commis? c'est
» ce qu'il faudrait savoir; c'est ce qu'il est
» indispensable de prouver; car sur quoi
» fonder notre action, si nous n'avons une
» preuve, un commencement de preuve ou
» au moins une allégation à mettre en
» avant? Il nous faut ici plus qu'une conjec-
» ture : nous avons affaire à des magistrats
» scrupuleux qui trouvent de la vertu dans
» l'accomplissement d'un fidéi-commis, et ne
» lui appliquent la loi qu'à regret. » Alors, il avait été convenu entre ces trois honnêtes gens, qu'on allait chercher tous les indices qui pourraient mettre sur la voie, soit en

examinant les actions de toute la vie du duc, pour voir s'il n'en résulterait pas qu'il avait envers quelque personne, des obligations à remplir, soit en surveillant avec soin la conduite actuelle de Georges pour voir s'il ne ferait pas passer la fortune à quelqu'un. Toutes leurs recherches avaient été infructueuses. Autant les actions publiques du duc avaient été connues, autant ses actions privées étaient ignorées. Georges avait été tellement circonspect dans ses conférences avec le fils du duc, que les investigateurs n'avaient pu rien découvrir; rien soupçonner.

Ne pouvant donc indiquer même l'apparence d'un fidéi-commis, le vicomte, son conseil le vieux procureur, et les autres collatéraux résolurent d'intenter une action en nullité du legs universel pour cause de suggestion et de captation de la part du légataire, en se réservant de profiter de toutes les circonstances qui pourraient s'offrir dans le cours du procès pour

changer la forme, la marche et même la nature de la demande. Le procureur se faisait fort de prouver les manœuvres employées par Georges pour séduire le duc; il professait la doctrine de cet ancien juge criminel qui, fier de son habileté à trouver des coupables, disait : « Apportez-moi deux » lignes du plus honnête homme et j'y » découvrirai de quoi le faire pendre. » Il parlait de provoquer une enquête, d'y faire jouer un rôle à des témoins complaisans. Georges n'avait revu le duc qu'une seule fois, à la noce de Dauvert; il ne lui avait pas parlé; mais qu'importe, si l'on parvient à prouver qu'il lui a parlé, qu'il l'a revu, qu'il l'a revu souvent? Cela fera du bruit; le légataire s'intimidera et, pour éviter l'éclat, le voilà obligé de transiger. A ces projets, le vicomte souriait; Dauvert eut un premier mouvement d'effroi en voyant qu'on voulait pousser si loin les choses contre Georges; mais il était lancé,

il ne pouvait plus reculer; la haine et l'envie firent bientôt taire ses remords.

C'était alors que les collatéraux, M. Darbolin à leur tête, avaient commencé leurs attaques. Depuis la sommation arrivée à Georges au moment où il allait partir pour son premier voyage au village de Saint-Romain, beaucoup d'autres papiers timbrés lui avaient été adressés. Tout préoccupé de son amour, rassuré par son innocence et par l'extravagance de l'action intentée contre lui, il avait abandonné le soin de suivre le procès à son avoué et à un habile avocat que cet avoué lui avait indiqué. Les collatéraux avaient fait proposer, sous main, des transactions qui avaient été refusées; mais, en même temps, ils avaient employé d'autres moyens pour tâcher d'arriver à leur but.

L'issue d'un procès où il s'agit de faire annuler un testament pour cause de captation, dépend beaucoup de la bonne ou mauvaise réputation de l'homme accusé

d'avoir capté le testateur. Toutes les actions de Georges auraient dû lui mériter une bonne réputation; mais il était du petit nombre de ces honnêtes gens qui soignent plus leur conscience que leur renommée. Si à l'exception de Darbolin, des autres collatéraux et de son camarade Dauvert, il n'avait pas d'ennemis prononcés, il y avait à Paris bien des gens prêts à rire du mal qui pourrait lui arriver, et même à y contribuer. Dans les dernières élections, il avait mécontenté tous les partis; déjà de sourdes calomnies, des préventions fâcheuses commençaient à s'élever contre lui. Il était riche, il devenait encore plus riche par une nouvelle succession; ces actes de probité qu'on traitait de niaiseries, cette rigidité de conscience qu'il n'affichait pas, mais qui brillait malgré lui, offusquaient tous ceux qui, en descendant dans leur âme, étaient loin d'y trouver de pareilles vertus: et que ces gens-là sont nombreux! Le camarade Dauvert, revenu de

son premier moment d'hésitation, et suivant avec ardeur le plan des collatéraux, crut devoir habilement fomenter des dispositions si peu favorables à Georges. Il pensa qu'un des meilleurs moyens de décrier un homme, c'est de le faire décrier par sa famille. Lorsque nos parens, nos amis naturels, au lieu de nous défendre, nous accusent, comment le public indifférent et léger ne s'empresserait-il pas de croire aux accusations portées contre nous? L'honnête Dauvert, toujours secrètement, alla trouver un des cousins de Georges, M. Dupré, l'homme d'affaires, ci-devant avoué.

Dupré était furieux depuis que Georges avait annoncé l'intention de lui retirer l'administration de ses biens. Dauvert avait pris pour prétexte de sa visite l'amitié qu'il portait à Georges : « L'affaire du testament, » disait-il, « pouvait beaucoup nuire à ce bon » Georges, d'autant plus que sa conduite, » ses prodigalités secrètes, ses dettes bien » connues le faisaient regarder comme

» un insensé dissipateur. Je n'ai voulu » m'ouvrir sur ce sujet, » continua-t-il, « ni à son autre cousin, ni même à son » oncle; ne sont-ils pas eux-mêmes pro- » digues et dissipateurs ? Ce n'est qu'à un » homme sage, économe et loyal, comme » M. Dupré, que j'ai cru devoir venir » avec confiance révéler mes craintes et » mes chagrins. » Dupré parut fort sensible à cette démarche de M. Dauvert. « Est-ce qu'il ne serait pas possible, » continua celui-ci, « de sauver la réputation » et la fortune de votre parent ? » — « Oh ! » la réputation, » dit Dupré, « je la re- » garde comme perdue; quant à la fortune, » je l'estime en grand danger, si c'est lui » qui l'administre. » — « Est-ce qu'il ne » serait pas possible, » reprit Dauvert, « de vous en conserver l'administration ? » je ne vous parle pas de le faire inter- » dire.... » Ces derniers mots de Dauvert produisirent un effet subit et comme magique sur Dupré :.... « Et pourquoi pas ? »

s'écria-t-il vivement, « il y en a qui sont » interdits et qui le méritent moins que » lui. » Aussi familier avec le Code que le vieux conseil de M. Darbolin, il murmurait entre ses dents : « *Le majeur qui est » dans un état habituel d'imbécillité, de » démence ou de fureur, doit être inter- » dit*.... Furieux?.... il ne l'a jamais été, le » pauvre garçon; mais imbécile et fou,... » c'est ce qu'il est depuis sa naissance. » Dauvert, en voyant l'ardeur avec laquelle Dupré avait saisi le mot qui lui était échappé sans intention, éprouva un nouveau remords; mais ce remords fut bientôt surmonté comme le premier. Par mauvaise honte, par honte de bien faire, par ce respect humain, malheureusement trop commun qui nous empêche de céder à nos bons mouvemens, et toujours aussi par haine et par envie, il ne fit aucune objection à Dupré pour le détourner du projet de faire interdire son cousin. « Vraiment, » disait Dupré, « s'il ne s'agit que d'interdire,

» mon cousin le courtier marron et mon
» oncle le docteur mériteraient d'être in-
» terdits aussi-bien que Georges; commen-
» çons toujours par celui-ci, d'autant plus
» que les deux autres n'ont plus rien, ou
» presque rien; à quoi bon se mêler de
» leurs affaires? Mais ce bon Georges!
» c'est pour son intérêt, pour le nôtre; je
» ne sais si nous y parviendrons.... On peut
» tenter..... et les deux autres, j'en suis
» sûr, m'y seconderont de tout cœur. »

Ces deux autres, en effet, ne pouvaient pardonner à Georges d'avoir refusé de leur prêter de l'argent. Le docteur Saint-Firmin avait de plus contre lui ses griefs au moment des élections. Ils ne parurent donc pas fort éloignés de se prêter à l'idée de Dupré, lorsque celui-ci leur en parla. Le même jour, il vint à leurs oreilles que Georges avait voulu faire croire à Victorine qu'elle avait de la fortune; Dupré se souvint de l'argent que Georges lui avait demandé et que probablement il avait

trouvé ailleurs pour payer les dettes de jeu de son ami Dharville à Aix-la-Chapelle : « A tout hasard, » se dit-il, « je » peux préparer une requête, pour faire » nommer a Georges un conseil judiciaire; » voyez donc! un prodigue qui prête à un » autre prodigue mille, deux mille louis, » qui n'a qu'un million et qui veut enrichir sa maîtresse de deux cents, de trois » cents mille francs! »

Voilà donc Georges pressé par deux avoués chicaneurs, l'un ancien procureur, encore avoué, l'autre agent d'affaires, ci-devant avoué. L'un, guide et conseil des collatéraux du duc, le poursuit pour cause de coupable avidité; l'autre, son cousin, jaloux de garder l'administration de ses biens, va le poursuivre, de concert avec ses autres parens, pour cause de folles dépenses; l'un provoque une enquête pour le faire condamner comme spoliateur, l'autre médite une requête pour le faire interdire comme prodigue. Quelques-uns de nos

lecteurs se rappelleront peut-être l'anecdote de cet homme, ayant à la fois deux procès devant des tribunaux différens. Dans l'un, une belle soutenait qu'elle était enceinte de ses œuvres; dans l'autre, sa femme demandait la rupture de leurs nœuds, en soutenant qu'il était tout-à-fait inhabile aux devoirs du mariage. Il crut pouvoir se défendre merveilleusement dans chaque cause par la cause contraire; il n'en perdit pas moins ses deux procès. Il s'en fallait que Georges pût trouver dans le contraste des deux accusations portées contre lui, d'aussi bons moyens de défense que l'homme de l'anecdote. Ses parens ne niaient pas qu'il fût avide, les collatéraux ne niaient pas qu'il fût prodigue; tous s'accordaient en ce point, qu'ils l'accusaient d'être avide pour être prodigue; sans cesser de le trouver imbécile, on l'accusait d'être intrigant; on le disait joueur; on lui supposait des dépenses secrètes.

Les clameurs des collatéraux, les mur-

mures d'une foule de personnes excitées par eux, les plaintes des parens, avaient fait naître un grand mouvement contre Georges : il était déchiré, dénigré par tous les méchans, tous les médisans, tous les oisifs de la capitale. Déjà, des articles perfides avaient été insérés dans ces petites gazettes qui vivent de scandale, qui, pour avoir des abonnés, médisent ou calomnient, peu leur importe, et trop souvent, sont payées pour le mal qu'on leur commande.

La fuite de Victorine, l'absence précipitée de Georges avaient ouvert un nouveau champ aux méchancetés; mille bruits circulaient. La réputation de Victorine n'était guère plus ménagée que celle de Georges. On disait qu'elle avait fui avec lui; on accusait Georges de l'avoir enlevée. M. Dubrocard, sa femme, sa fille, madame Dauvert qui n'avait pas oublié que Georges avait dédaigné sa main, publiaient de tous côtés que Victorine était une ingrate, qu'ils l'abandonnaient à son mal-

heureux sort, qu'ils ne voulaient plus en entendre parler; d'autres fois, ils parlaient de poursuivre Georges. Menacé d'une requête où l'on devait demander son interdiction, d'une enquête qui devait prouver qu'il avait insidieusement capté les volontés d'un testateur, si M. Dubrocard eût trouvé sous sa main quelque avoué, quelque homme d'affaires aussi actif que les deux autres, Georges aurait été de plus, l'objet d'une plainte en rapt de séduction.

Un seul ami lui restait, c'était Dharville. Alarmé, épouvanté de tout ce qu'il entendait contre Georges, ce fut alors qu'il lui écrivit, pour l'engager à revenir sur-le-champ à Paris.

CHAPITRE IX.

MÉMOIRES.

Les termes pressans et ambigus de la lettre de Dharville ajoutaient au désespoir que causait à Georges son ignorance absolue du sort de Victorine. Au lieu de descendre chez lui, il se fit conduire directement chez son ami. Il le trouva lisant avec un mélange de courroux et de douleur un mémoire des collatéraux du duc de ***, qui avait paru la veille.

Ce volumineux factum était un affreux et violent libelle; on y avait rassemblé les suppositions, les calomnies les plus injurieuses contre Georges, qu'on peignait comme un hypocrite et avide personnage,

habile à dépouiller des héritiers légitimes. La sécurité des familles commandait impérieusement que de pareils abus fussent réprimés. On y avait prodigué en faveur de ces héritiers si intéressans, les déclamations les plus sentimentales, tous ces beaux mouvemens oratoires, toutes ces grandes phrases de morale visant à l'éloquence, souvent vides de sens, mais toujours boursouflées et véhémentes, qui, depuis si long-temps, font fortune dans la chaire, au barreau, dans les journaux, dans les romans, et auxquelles nos avocats ne manquent jamais d'avoir recours, quand ils ont une mauvaise cause. C'était en termes romantiques, car le romantique a gagné jusqu'au style du palais, que Georges était désigné, signalé comme un coupable spoliateur, et que ces pauvres collatéraux, surtout M. le vicomte Darbolin, étaient offerts à l'admiration comme des saints, des victimes, des martyrs. Ce mémoire avait été répandu dans les cafés, dans les cabinets littéraires, distribué aux

portes et dans les corridors des spectacles, envoyé à domicile chez toutes les personnes qui connaissaient Georges; et ce n'était encore qu'un prélude : il n'était annoncé que comme une première attaque; on menaçait d'un second et même d'un troisième mémoire.

A l'aspect de Georges, Dharville éprouva une foule de mouvemens divers; il courut avec empressement à sa rencontre; il se sentait comme soulagé par sa présence et il n'en était pas moins effrayé de l'inimitié amassée contre son ami. Il lui parla de cet odieux factum; et, tremblant de l'affliger, il ne voulait pas qu'il en prît connaissance. «Pour y répondre, ne faut-il » pas que je le lise? » lui dit Georges, qui, comme il arrive assez fréquemment, s'était calmé en voyant son ami encore plus troublé que lui. Il parcourut le mémoire, puis, sans cesser d'être calme : « A travers les » déclamations et les injures, je ne vois » là, » dit-il, « que des allégations, des

» mensonges impossibles à prouver. » — « On y croira, » lui dit Dharville, « tu ne » peux concevoir combien tout le public » est déchaîné contre toi, et ce qui me dé- » sole le plus, c'est que je ne puis parvenir » à me faire entendre. Lorsque je veux » prendre ta défense, lorsque je me fâche, » que je m'emporte pour leur garantir à » tous que mon cher Dercy est un homme » d'honneur, « C'est bien, c'est fort bien, » » dit-on, en souriant avec un air de malice » contre toi et de compassion pour moi, « on » connaît votre bon cœur, mon cher Dhar- » ville; mais vous êtes un trop aimable » étourdi pour n'avoir pas été souvent » dupe des beaux dehors de sentimens et » de vertu. Votre conduite jusqu'à ce jour » ne nous oblige pas à croire tout ce que » vous croyez. » Ah! mon ami, je suis bien » puni d'avoir mis jusqu'ici tant de légè- » reté dans mes actions. Quelle leçon! si, » comme tu m'en as pressé vingt fois, j'a- » vais été moins extravagant, on ne repous-

» serait pas aujourd'hui mon témoignage,
» et ma voix ne te serait pas inutile. » Georges, qui avait paru aux yeux de Dharville médiocrement touché de son propre malheur, sembla bien plus ému des reproches que se faisait son ami. Il le remercia du zèle qu'il montrait pour lui, et, revenant à ses affaires personnelles : « Que m'im-
» porte, » dit-il, « l'opinion des hommes ?
» Le témoignage de ma conscience, ton
» estime et Victorine, voilà où se bornent
» mes vœux.... Mais, hélas ! elle me fuit.... »
— « Et si cette chère Victorine elle-
» même, » reprit Dharville, « n'était pas
» épargnée par la calomnie ? » Alors, il lui raconta les bruits auxquels avaient donné lieu son absence et la fuite de la jeune fille. A ces nouvelles, le malheureux Georges fut atterré. « Eh quoi ! elle aussi ! elle
» si pure, si vertueuse ! qui mérite le res-
» pect et l'amour..... elle n'est pas à l'abri
» des discours des méchans ! Ces vils insec-
» tes ne rougissent pas de souiller de leur

» venin cette tendre fleur! Ce n'était donc » pas assez pour moi d'avoir à pleurer sa » perte! O chère et infortunée Victorine, » dans quel abîme nous plonge votre excessive délicatesse! » — « Georges, je t'en » supplie, » disait Dharville, « si ce n'est pour » toi, que ce soit pour elle, que ce soit pour » moi, pour ta Victorine, pour ton ami, » défends-toi; défends-la; prouve aux yeux » de tous, cette probité qui t'anime, qui » t'honore et qui m'a rendu fier d'être ton » ami. » — « Oui! je la défendrai, » s'écria Georges, sortant tout à coup de son accablement. « Parce qu'un homme s'est » montré peu soucieux de tout ce qui fait » l'ambition des autres, ils se sont imaginé qu'ils pouvaient impunément m'attaquer, attaquer celle que j'aime; ils se » sont trompés. Mais, pour la défendre, il » faut me défendre moi-même; il faut que » ma voix puisse être entendue, et elle ne » peut l'être que si je ne reste pas accablé » sous d'infâmes clameurs. Je répondrai;

» je répondrai victorieusement au mé-
» moire de mes adversaires. » Dharville un peu rassuré par la résolution de son ami, lui proposa de consulter à l'instant même sur ce qu'il devait faire. Georges accepta, et, sans songer à quitter son habit de voyage, il courut avec Dharville chez son avocat.

Cet avocat était un jurisconsulte aussi renommé pour son intégrité que pour ses lumières et ses talens. Il fit à Georges un accueil poli; mais il s'y mêlait une froideur qui contrastait singulièrement avec la chaleur que Dharville mit sur-le-champ à parler des calomnies répandues contre Georges, de l'importance d'y répondre promptement, et de faire éclater la probité, la loyauté, le désintéressement de son ami. A ce mot de désintéressement, l'avocat ne put retenir un léger sourire qui ne fut point aperçu de Dharville, mais que Georges remarqua très-bien. « Ma tâche, » dit l'avocat, « est de démontrer que le tes-

» tament du duc est valable. C'est ce qu'il » m'est facile de faire par un mémoire, » par un précis en quatre ou six pages, qui » peut paraître demain. Quant au reste, » C'est à M. Dercy à fournir les preuves que » les imputations qui lui sont faites, sont » calomnieuses. » — « Les preuves! » reprit Dharville très-vivement; « il vous les » donnera, je vous les donnerai. Publiez » toujours votre précis demain, et puisque » nos adversaires ont osé nous menacer » d'un second mémoire, nous aussi, nous » pouvons annonçer que ce précis n'est » qu'une première défense qui sera bientôt » suivie d'un autre où l'innocence paraîtra » dans tout son jour, et qui couvrira de » confusion nos accusateurs. » Dharville et Georges quittèrent l'avocat; il demeurait aux environs de la place Vendôme. Dharville, qui n'était occupé que de son ami, en prit congé pour aller dans vingt maisons détruire l'effet du fatal mémoire, prévenir que la réponse ne se ferait pas

attendre, parler avec chaleur, avec force, se battre, s'il le fallait, pour imposer silence aux méchans. Georges, resté seul, traversa les Tuileries.

C'était une des plus belles matinées du printemps; une foule immense remplissait les allées qui sont au bas de la terrasse de la rue de Rivoli. Georges, en cheminant, pensait au froid accueil que lui avait fait son avocat, au sourire qui lui était échappé, lorsque Dharville avait prononcé le mot de désintéressement; il croyait voir que cet honnête jurisconsulte, persuadé de la bonté du testament, n'en regardait pas moins le légataire comme un homme intéressé, qu'il trouvait sa cause excellente et sa personne peu estimable. Georges, qui plus d'une fois avait fait profession du peu de prix qu'il attachait à l'opinion des autres, sentit dans ce moment combien il est cruel d'être mal apprécié par un homme de bien. Beaucoup de personnes de la connaissance de Georges se promenaient aux

Tuileries; plusieurs femmes qu'il avait vues chez M. Dubrocard et dans d'autres maisons, étaient assises sous les arbres. Quoique plongé dans ses réflexions, il les vit; il s'aperçut qu'il en était reconnu ; il se disposait à les saluer, à leur parler; quel nouveau chagrin pour lui! les uns, à son aspect, changeaient la direction de leur promenade ; les autres détournaient la tête pour ne pas le voir. Ces signes d'éloignement, de répugnance l'auraient bien légèrement affligé, s'ils n'eussent été précédées d'autres malheurs bien plus grands; ils lui causèrent plus de colère que de peine. « Hommes si légers dans vos jugemens, » se disait-il, « hommes si injustes dans vos » préventions, la plupart si peu dignes d'es- » time et vous permettant de mépriser les » autres, oh! que je serais heureux, loin » de vous, si je retrouvais ma Victorine! » Il se hâta de quitter les allées où la foule se pressait. Arrivé sur la terrasse du château, il était encore loin de la grille du

pont Royal, lorsqu'il vit descendre d'une calèche élégante, M. Dauvert et sa femme, la belle Alphonsine, dans tout l'éclat d'une brillante parure. Ils reconnurent Georges; ils ignoraient son retour à Paris; ils étaient fort surpris de le rencontrer dans les Tuileries. Georges dans un premier mouvement, sachant que c'était Dauvert et sa femme qui avaient les premiers répandu d'odieux propos sur la fuite de Victorine, fut tenté d'aller à eux et de leur reprocher leurs indignes procédés envers leur malheureuse cousine. Il hésita; il ne savait s'il devait se borner à saluer sèchement madame Dauvert; la dame ne le laissa pas long-temps dans l'embarras. Elle passa près de lui en affectant de porter les yeux sur d'autres personnes, et Dauvert, paraissant vivement occupé des discours qu'il tenait à sa femme, n'eut pas l'air d'apercevoir Georges. Voilà donc cet homme qui a cherché Georges avec tant d'empressement et d'obstination, qui l'a poursuivi de

son importune et perfide amitié ! maintenant, lui aussi, semble craindre son approche; il en a profité, il l'a pressé, c'est un fruit dont il a tiré tout le suc, et maintenant il le rejette, il le repouse; que dis-je? il le foule aux pieds. N'est-ce pas Dauvert qui est le complice des collatéraux du duc et l'instigateur des parens de Georges pour le décrier et le faire interdire? Au soin avec lequel son perfide camarade semblait vouloir l'éviter, combien s'accrut encore la haine de Georges contre la plupart des hommes!

Cependant, Dauvert sentait la nécessité de prévenir promptement Darbolin et Dupré que Georges était à Paris; il laissa sa femme avec des dames qu'elle avait rencontrées à la promenade, et courut d'abord chez le vicomte. Celui-ci s'empressa d'aller se concerter, se retremper, pour ainsi dire, avec le vieux praticien, son conseil et son guide. Dauvert trouva Dupré pensant toujours à cette idée d'interdiction, mais un peu en peine des faits qu'il pour-

rait mettre en avant pour en motiver la demande. Au moment où Dauvert avait vu Georges dans les Tuileries, celui-ci, poursuivi de mille pensées fâcheuses, était dans une grande agitation ; il marchait vite, il s'arrêtait, se parlait à lui-même, gesticulait : il avait l'air d'un insensé. « Eh ! » eh ! voilà quelque chose, » dit Dupré, à qui Dauvert racontait cette circonstance. A peine rentré chez lui, Georges, persistant dans son dessein de retirer à son cousin Dupré, l'administration de ses biens, lui avait écrit pour le prier de se préparer à lui rendre ses comptes. La lettre arriva lorsque Dauvert était encore chez Dupré. Georges, plus troublé que jamais en écrivant à son cousin, avait commencé des phrases sans les achever, avait oublié des mots, avait mis dans sa lettre un ton de brusquerie et de colère. « Des comptes ! il me demande » des comptes ! » s'écria Dupré, peut-être encore plus embarrassé pour les rendre,

que pour faire interdire celui qui les lui demandait. « Il a l'air d'un insensé en se » promenant dans les Tuileries, il m'écrit » des injures en phrases insignifiantes, et » il me demande des comptes ! c'est un » homme à interdire. Il est fou, furieux » et imbécile. » Pour ne rien négliger contre son ancien camarade, Dauvert alla reprendre sa femme, alla dîner avec elle à la maison de campagne de son beau-père, et là, conseilla tout doucereusement à M. Dubrocard de demander juridiquement à Georges ce qu'il avait fait de sa nièce.

Assez de malheurs semblaient-ils s'être réunis pour accabler Georges ? Mais c'était Victorine, Victorine surtout, qui l'occupait ! Que cette journée s'écoula tristement pour lui ! Vers le soir, on vient lui annoncer l'arrivée du messager qu'il avait envoyé à la découverte, sur la route de Dieppe. Il court précipitamment au-devant de cet homme : le messager a rempli sa mission

avec soin, avec zèle, avec intelligence, et il n'a pu rien apprendre. La faible lueur d'espérance qui avait brillé aux yeux de Georges s'est presque aussitôt évanouie. Et Joseph! son fidèle Joseph!... point de nouvelles... C'en est fait, Victorine est perdue pour lui,... perdue pour toujours.

Le lendemain, le précis de l'avocat parut; il était fort en raisonnemens; mais il n'y avait ni injures ni grandes phrases; c'était de la logique, bien serrée, mais bien sèche. La validité du testament y était prouvée d'une manière péremptoire; mais le mémoire ne parlait point aux passions; mais il ne détruisait point les calomnies. « Eh! bien, oui, » disait-on, « les collatéraux perdront, le légataire gagnera; » mais cela ne prouve autre chose, sinon » que l'astucieux Georges Dercy a bien » pris toutes ses précautions pour soustraire à tous les yeux ses manœuvres; il » n'en est pas moins un homme cupide; » c'est une hypocrite qui jusqu'ici nous a

» tous trompés. Qu'il perde ou qu'il gagne, » en a-t-il plus de droits à l'estime? en » sera-t-il moins un homme déshonoré? » Au milieu de toutes ces clameurs et de tous les chagrins dont on l'abreuvait, Georges, à qui rien ne devait rester de l'héritage du duc, n'eut pas un seul instant la pensée de révéler le motif pour lequel il avait accepté la fortune qu'on lui léguait.

Le surlendemain, parut un autre mémoire. Il n'était pas plus long que le précis de l'avocat de Georges; mais il changea subitement toute la face de l'affaire; c'était un nouveau personnage qui, de son propre mouvement, sans être provoqué par personne, venait se mettre en scène, venait se mêler à l'action. Ce troisième mémoire était l'œuvre du jeune François Leclercq, le fils du duc de***, celui pour qui Georges avait accepté le legs universel.

CHAPITRE X.

GEORGES QUITTE LE MONDE.

Ce jeune homme, ce fils du duc, François Leclercq, était à Paris depuis quelques jours, après un voyage qu'il avait fait en Franche-Comté, pour y voir la propriété que, de concert avec Georges, il devait acheter et transformer en manufacture. Dès son arrivée, il s'était présenté chez Georges; on lui avait dit qu'il était absent; en rentrant à son hôtel, il y avait trouvé le mémoire injurieux des parens de son père contre Georges. « Ah! grand Dieu! » s'était-il écrié, « cette fortune que M. Dercy ne veut accepter que pour me la trans-
» mettre.... on l'accuse d'avoir employé des

» moyens vils pour se l'approprier; on lui » fait un crime d'un bonne action! et je » laisserais sans réponse une telle infamie!»

Leclercq était un jeune homme plein de bons sentimens, vif, pétulant, impatient, prompt à se résoudre, et encore plus prompt à exécuter ses résolutions. Sa pauvre mère n'avait pu en faire qu'un ouvrier; mais il lui était arrivé ce qui arrive encore aujourd'hui à plus d'un artisan; cette mère, un moment égarée par les passions et les circonstances, mais vraiment digne d'un meilleur sort, avait donné à son fils plus d'éducation que sa fortune ne semblait le lui permettre, si bien qu'en sortant de son apprentissage, il était plus en état d'écrire que ne l'aurait été jadis tel jeune grand seigneur en sortant des mains de son gouverneur.

Sans consulter personne, le fils du duc résolut de répondre lui-même, et de répondre avec la plus grande célérité au libelle dirigé contre Georges. Il passa la nuit

à méditer; le lendemain il prit la plume, il écrivit toute la journée, il trouva un imprimeur qui se chargea de publier son écrit et de le faire distribuer avec la même profusion que l'avait été le factum des collatéraux. Le fils du duc défendait Georges avec simplicité, avec naïveté, avec chaleur. Sans outrager, en respectant la mémoire de son père, il racontait, de la manière la plus intéressante, comment le duc avait voulu réparer de grands torts envers sa mère; il le remerciait de ce qu'il les avait si bien réparés, en choisissant pour son légataire universel, un des plus honnêtes gens de la terre, M. Georges Dercy. Il racontait comment, par suite d'une reconnaissance douteuse de paternité, le duc n'avait pu ni l'instituer héritier, ni le nommer légataire, comment alors, il avait cru devoir laisser sa fortune à un homme d'une inflexible probité, chargé de la transmettre à son fils. Il racontait les démarches que Georges avait faites auprès de lui, le soin et le se-

cret avec lesquels il avait pris sur sa mère et sur lui, toutes les informations possibles avant d'accepter le legs, le soin et le secret avec lesquels, après avoir accepté, Georges avait discuté l'emploi qu'il ferait de la fortune, dès qu'il en serait mis en possession, les libéralités dont Georges l'avait comblé, ainsi que sa mère, même avant d'avoir rien touché de la succession et comme en avance d'hoirie, libéralités bien précieuses pour lui, puisqu'elles lui procuraient aujourd'hui le moyen de faire imprimer, à un grand nombre d'exemplaires, cet écrit qui pourrait servir à la justification et à la gloire de l'homme qu'il se plaisait à proclamer son bienfaiteur. Il finissait par repousser, avec autant d'indignation que de sensibilité, toutes les imputations dirigées contre Georges. « Parmi ces imputations, » disait-il, « il » en est plusieurs sur lesquelles je ne peux » donner aucun éclaircissement; mais je » les garantis fausses, mais j'ai la convic- » tion qu'elles sont calomnieuses. Il est im-

» possible que l'homme qui a si bien agi
» envers moi, ait pu si mal agir envers les
» autres. Que des méchans, que des enne-
» mis aussi intéressés qu'acharnés, suppo-
» sent à M. Dercy des intentions et des
» actions coupables; moi, je raconte des
» intentions généreusement conçues, géné-
» reusement accomplies. Que d'autres fa-
» briquent des faits monstrueux, et dont ils
» prouvent qu'ils seraient capables; moi,
» je raconte des bonnes actions réelles.
» Oui, c'est pour me conserver sa fortune,
» à moi son fils et à ma pauvre mère, que
» le duc l'a laissée au vertueux Georges
» Dercy. Oui, elle n'était qu'un dépôt con-
» fié entre ses mains, et il a fidèlement
» rempli le devoir qui lui était prescrit. Et
» l'on vous accuse d'avidité, de manœu-
» vres honteuses pour vous enrichir, vous,
» si éminemment généreux et délicat! C'est
» un devoir pour moi de vous défendre,
» et pour vous défendre, je n'ai besoin
» que de rendre hommage à la vérité, je

» n'ai besoin que de révéler ce que vous
» avez fait. »

On sait avec quelle ardeur on s'occupe à Paris de l'anecdote, de la circonstance, de l'affaire du jour. Les chambres n'étaient point ouvertes; il n'y avait point de ces grands procès criminels qui attirent l'attention; il n'y avait ni tragédie, ni opéra, ni mélodrame qui fissent fureur. La discussion entre Georges et les collatéraux du duc, voilà ce qui agitait tous les esprits : le mémoire du jeune Leclercq fut lu avec avidité. Si presque toujours les phrases sentimentales ou injurieuses, propres à exciter du scandale, obtiennent une grande vogue d'un moment, quelquefois il arrive que le naturel, la vérité, un ton de persuasion qui ne peut pas se feindre, obtiennent aussi un succès prompt et entier. Il semble souvent que, précisément parce que le public a prêté l'oreille à des méchancetés, il éprouve le besoin d'être juste, et promptement juste : c'est l'effet que produisit l'ap-

parition du mémoire du fils du duc de ***. Il y régnait tant de franchise! tous les faits étaient si clairs et si positifs, qu'en une matinée tous les cœurs étaient revenus à Georges.

La première personne qui vint le féliciter, ce fut l'homme qui n'avait jamais douté de lui, qui s'était emporté, qui s'était fait des querelles pour le défendre, qui s'était désespéré de ne pouvoir le défendre plus utilement; ce fut son ami Dharville. Avec quel transport il embrassa Georges! Sa joie tenait du délire. « Te voilà justifié! » disait-il; « voilà tes ennemis confondus!
» Mais pourquoi ne m'as-tu pas confié ton
» secret? Je n'avais pas besoin de le savoir,
» pour te croire généreux, désintéressé;
» mais je l'aurais dit à tout le monde, et
» tout le monde t'aurait rendu justice. Oh!
» le brave jeune homme, que ce fils du duc
» dont nous ignorions tous l'existence! »
Georges avait lu le mémoire de François Leclercq, et cette lecture lui avait fait éprouver un grand soulagement. Combien

il était sensible à la joie de son ami! Toutefois, en voyant son secret découvert, il ne pouvait se défendre de ressentir je ne sais quelle crainte. Il vit bientôt arriver une autre personne dont la présence lui causa aussi un véritable contentement; c'était son avocat. A peine avait-il lu le mémoire, qu'il avait cru devoir se rendre près de Georges. Autant, deux jours auparavant, il s'était montré froid et, il faut bien le dire, défiant et presque dédaigneux, autant aujourd'hui ses discours étaient chauds, expansifs, autant il se montrait franchement ami de son client et pénétré pour lui de la plus haute et de la plus sincère estime. Il venait d'arriver, il venait d'exprimer à Georges son amitié si honorable, lorsque survint un troisième personnage, François Leclercq, le fils du duc de***.

En déjeunant dans un café où il y avait beaucoup de monde, ce jeune homme avait appris en même temps le succès de son mémoire et le retour de Georges, et il accou-

rait. Il se jeta, en fondant en larmes, dans les bras de Georges. « Ah! grâce au ciel, » disait celui-ci, « ils ne sont donc pas tous » des ingrats. » On juge quel bon accueil fit Dharville au fils du duc, combien il le remercia d'avoir sauvé l'honneur de son ami; l'avocat aussi s'exprimait avec une espèce d'enthousiasme sur Georges et sur François Leclercq. « Oui, jeune homme, » disait-il, » vous avez fait une bonne action; mais que » cette bonne action est imprudente! Elle » rétablit M. Dercy dans l'opinion; mais elle » vous ravit votre fortune; mais elle lui ra» vit le bonheur de vous enrichir. » — « Comment? » — « Je ne demande pas à » M. Dercy s'il a reçu quelque mandat du » duc pour l'emploi de sa succession; je » craindrais de le mettre dans l'alternative » de déguiser la vérité ou de me répondre » avec trop de franchise; mais qu'est-il be» soin que je l'interroge, et qu'il me ré» ponde? Votre déclaration écrite, impri» mée, publiée, ne prouve-t-elle pas que

» la fortune n'avait été léguée à M. Dercy » que pour vous être transmise. Eh bien! » cet acte est prohibé par les lois. C'est un » des grands malheurs de la justice hu- » maine que nos lois ne puissent être faites » que pour des généralités, qu'il ne puisse » y avoir, pour ainsi dire, une loi spéciale » pour chaque circonstance spéciale; il » n'en est pas ainsi : ce qui serait équita- » ble entre vous, le testateur et M. Dercy, » serait injuste dans beaucoup d'autres cas, » et la loi a fait sagement de ne point per- » mettre de pareils actes. » Alors, il cita l'article du Code qui proscrit toute substitution, tout fidéi-commis et qui annulait positivement le legs universel fait à Georges. « Hier, monsieur Dercy, vous étiez absous par » les lois, condamné par l'opinion; au- » jourd'hui l'opinion vous absout, la loi » vous condamne. » Après ce discours de l'avocat, il y eut un moment de silence parmi les quatres personnes présentes. Ce fut le jeune homme qui le rompit le pre-

mier. « Je le craignais, » dit-il; « la pré-
» caution de mon père de choisir un tiers
» pour me laisser sa fortune, avait fait naî-
» tre en moi le pressentiment que cette
» fortune allait m'échapper, si je révélais
» son secret. Cette crainte, ce pressenti-
» ment, ne m'ont point arrêté un instant:
» ne s'agissait-t-il pas de sauver la réputa-
» tion d'un honnête homme, d'un homme
» qui avait rempli son devoir envers moi?
» Eh bien! je resterai pauvre. Je ne re-
» grette la fortune que pour ma mère. »
Combien Georges fut touché de ces der-
niers mots, lui qui avait tant aimé sa
mère! « Non, » s'écria-t-il, « non. Vous
» n'aurez rien à regretter pour votre mère;
» hélas! je n'ai plus la mienne; je n'ai plus
» personne à enrichir, moi..... » Et tout à
coup, pensant à Victorine, on vit des lar-
mes rouler dans ses yeux. « Lois injustes,
» lois iniques! » s'écria Dharville! « vous
» vous trompez sans doute, monsieur l'a-
» vocat. Quand vous direz à l'audience

» tout ce que ce bon jeune homme vient » de dire dans son mémoire, pourra-t-il » se trouver un seul juge qui ne rougisse » pas de le punir de sa sincérité? » — « Les magistrats gémiront, » répondit l'avocat, « de la sentence qu'ils seront obli- » gés de porter; mais ils prononeeront la » nullité du legs universel. Ne vous en » rapportez pas à moi seul. Dans ce mo- » ment, deux de mes confrères à qui j'ai » donné rendez-vous pour une autre af- » faire, doivent m'attendre chez moi: » venez les consulter. Moi-même j'éprouve » le besoin d'invoquer leurs lumières; je » désire vivement qu'ils pensent autre- » ment que moi. » Ils allèrent tous chez l'avocat.

Pendant la route, Dharville persistait à croire que l'avocat se trompait; le jeune Leclercq un peu inquiet sur sa fortune, surtout à cause de sa mère, ne continuait pas moins de s'applaudir de ce qu'il avait fait; il éprouvait ce contentement de soi-même,

cette espèce d'amour-propre si honorable et si doux au cœur d'un jeune homme qui vient de remplir un devoir à son préjudice. Georges était plongé dans de profondes méditations.

La consultation ne fut pas longue. Les confrères de l'avocat trouvaient l'article de la loi si précis, la déclaration du fils du duc si positive, qu'il leur paraissait impossible que le legs universel ne fût pas déclaré nul. Dharville, malgré l'avis unanime des jurisconsultes, voulait qu'on plaidât. « Qu'ils prennent tout l'argent de mon » père, » disait le jeune homme. « J'ai » du courage, de la jeunesse, je travail- » lerai, je soutiendrai ma mère, et j'aurai » la consolation d'avoir détruit leurs dif- » famations contre M. Dercy. » — « C'est » moi que le duc a nommé légataire, » dit Georges d'un ton grave; « c'est à moi de » savoir si je dois renoncer au legs ou sou- » tenir un procès, en persistant à l'accep- » ter; j'y réfléchirai. Messieurs, je vous

» remercie de vos bons conseils. » Ils sortirent.

Georges continuait de méditer ; le jeune homme satisfait de sa conduite pensait à sa mère ; Dharville paraissait fort mécontent ; ils arrivèrent aux Tuileries. La journée était aussi belle, il y avait autant de monde à la promenade que le jour où Georges l'avait traversée d'une manière si cruelle pour lui. Les mêmes personnes qui avaient détourné la tête pour ne pas le saluer, qui avaient changé de direction pour éviter sa rencontre, s'empressèrent autour de lui ; on le félicitait, ou lui serrait la main ; plusieurs l'embrassèrent. Les dames le regardaient avec un sourire gracieux, avec une espèce d'enthousiasme, comme un héros ; c'était un triomphe. Georges voulait s'y soustraire ; mais Dharville reprenant tout à coup son admiration pour son ami, le força de le subir. Il le montrait, il le vantait : « Eh ! bien, disait-il, » suis-je si léger, si étourdi ? vous refusiez

» de me croire quand je vous soutenais » que mon ami était le plus honnête homme !... N'est-ce pas moi qui avais raison ?» Personne ne faisait attention au jeune Leclercq, lorsque Dharville le prenant par la main, et le présentant à un groupe assez nombreux qui faisait cercle autour d'eux : « Le » voilà, s'écria-t-il, ce jeune homme, le » fils du duc, l'auteur du mémoire qui a » mis au grand jour toute la vertu de mon » ami ! » A l'instant, que de complimens, que d'hommages au jeune François Leclercq! il en était aussi accablé que Georges; tous deux eurent grande peine à entraîner Dharville loin de la foule.

Sous les arbres, à l'endroit où des femmes donnent en lecture aux amateurs tous les journaux, toutes les gazettes du jour, un homme d'un certain âge lisait la Quotidienne, le Drapeau-Blanc, le Journal de Paris, ou je ne sais quelle autre feuille. Quelques-uns des nouveaux admirateurs de Georges reconnurent dans cet homme

M. le vicomte Darbolin. Aussitôt on affecte de passer devant lui en lui lançant des regards d'indignation et de mépris; bientôt on s'attroupe, on murmure, on le hue; il est forcé d'interrompre sa lecture et de s'esquiver très-promptement. Dharville attiré par le bruit, était revenu un moment sur ses pas et avait joui délicieusement de la scène. Il avait des regrets de ce que l'intrigant Dauvert ne se trouvait pas ce jour-là aux Tuileries.

Georges avait le cœur trop bien placé pour n'être pas sensible à tous ces témoignages d'estime et de bienveillance : « Mais, se disait-il, « ne sont-ce pas ces mêmes » gens qui naguère encore, sur les pa» roles hasardées de vils calomniateurs, » s'étaient empressés de me regarder com» me un homme sans honneur et sans » délicatesse! » En arrivant à sa porte, toujours rêveur, toujours méditatif, il pria Dharville et le jeune Leclercq de le laisser seul. Un nouveau domestique qu'il avait

pris, raconta que, pendant plus d'une heure, il l'avait vu se promener dans son appartement, les yeux fixés à terre et paraissant fortement préoccupé; puis, qu'il s'était mis à écrire rapidement et longtemps. Il s'était fait servir à dîner, et à peine avait-il touché aux mets qu'on lui avait apportés. A sept heures du soir, il retourna chez son avocat.

A la même heure, son cousin Dupré avait convoqué chez lui messieurs Saint-Firmin et La Morinière pour leur lire le projet de requête qu'il avait préparé à l'effet d'obtenir l'interdiction de leur parent Georges Dercy, si justement surnommé par eux le Niais, et dûment atteint et convaincu d'être fou, furieux et imbécile. Il venait de déployer sa requête et il allait en commencer la lecture, lorsque madame Saint-Firmin, qui savait qu'elle trouverait son mari chez son neveu Dupré, arriva tout émerveillée de ce qu'elle venait d'apprendre sur Georges. Le mémoire de Fran-

çois Leclercq avait été envoyé au docteur Saint-Firmin pendant son absence ; on l'avait aussi envoyé à M. Dupré ; mais, tout occupé du grand travail de sa requête, il n'avait pas même ôté la bande dont le mémoire était enveloppé. Madame Saint-Firmin l'avait lu, et, sensible comme elle s'était toujours piquée de l'être, elle avait été tout attendrie de la belle conduite de Georges. Elle avait couru à l'instant chez plusieurs personnes de sa connaissance ; là elle avait vu l'enthousiasme général que Georges inspirait. Rien ne se communique aussi facilement que l'enthousiasme. Madame Saint-Firmin s'était sentie tout à coup électrisée, et fière d'être la tante d'un homme universellement estimé, universellement admiré, et elle venait pour communiquer à son tour son enthousiasme aux autres parens de Georges. « Que par-
» lez-vous de le faire interdire, s'écria-t-elle ? qui ? lui ! Un modèle de bonté,
» de justice, de générosité ! Ah ! ce sont

» ceux qui trament des complots contre » lui, qu'il faudrait mettre dans l'impuis- » sance de lui nuire. » Alors, elle raconta rapidement, et non sans emphase, tout ce qu'elle avait appris, tout ce qu'on lui avait dit. A ce récit, les parens de Georges éprouvèrent une grande confusion. Toutefois, Dupré, le ci-devant avoué, moins frappé que les autres de la noble conduite de son cousin, ne pouvait s'empêcher de penser que jamais, peut-être, Georges n'avait plus mérité d'être interdit qu'au moment où, nanti d'un bon legs universel, il avait eu la niaiserie, sans y être forcé, de le transmettre à un enfant du testateur. La confusion des parens augmenta, lorsque madame Saint-Firmin leur raconta les espèces d'acclamations publiques dont Georges et le fils du duc avaient été l'objet dans les Tuileries. « Diable! diable! » se disait Dupré, » quel succès espérer » en se prononçant contre un homme que » tout Paris semble vouloir prendre sous

» sa protection ? » Lorsque madame Saint-Firmin raconta la manière brusque et presque brutale avec laquelle on avait entouré et forcé à sortir des Tuileries M. le vicomte Darbolin, uniquement parce qu'il était un des ennemis de Georges : « Hélas ! mon Dieu, se dit Dupré, je n'o-
» serai plus sortir; si on allait encore me
» traiter plus mal que ce pauvre vicomte ! » Il plia sa requête, et la cacha soigneusement dans sa poche. Il prit sur son bureau le mémoire de François Leclercq, et proposa d'en faire la lecture à ses parens; ils acceptèrent. Pendant cette lecture, La Morinière et le docteur levaient les yeux au ciel, prenaient un air de componction; Dupré lui-même cherchait à s'attendrir; sa voix s'altérait sensiblement; cependant il lui échapa de dire, en parlant du jeune Leclercq : « Allons, en voilà un encore
» plus bête que notre cousin. Il se perd
» lui-même.... Mais enfin, c'est beau, c'est
» grand, c'est sublime ! » Il soupira et

continua. On en était aux dernières phrases du mémoire, lorsque Georges se présenta devant eux.

A sa vue, ils furent saisis d'un tremblement universel. Ils avaient été si coupables envers lui ! ils s'étaient si long-temps obstinés à le trouver petit! combien eux-mêmes alors étaient petits devant lui ! Telle est parfois la puissance de la vertu, quand elle triomphe, qu'elle effraie, qu'elle consterne ceux qui, ne se sentant pas capables de la pratiquer, n'en sont que plus contraints à l'admirer. Il y eut un moment de silence. Ils s'étaient levés ; Georges debout aussi, promenait sur eux des regards où il y avait un mélange d'affliction et de courroux; enfin, le docteur Saint-Firmin en cherchant à se remettre et en essayant de sourire agréablement. « Tu vois, mon cher » neveu, nous nous occupions de toi. Nous » lisions le mémoire de ce jeune homme » envers qui tu t'es si bien conduit. » — « Eh ! quoi ? » répondit Georges, avec un

rire amer qu'ils ne lui avaient jamais vu, « ce n'est pas la requête pour obtenir » mon interdiction que mon cher cousin » Dupré vous lisait? » Ici, tous les yeux se baissèrent. « Mon neveu, » dit vivement madame Saint-Firmin, « croyez que » mon mari et moi nous sommes étran- » gers... Pour ma part, je suis dans un en- » thousiasme de votre belle action !... » — « Ma chère tante, » reprit Georges avec douceur, « j'aime à vous croire sincère dans » vos complimens; mais de grâce épargnez- » les-moi; tous ceux que je reçois depuis ce » matin pour n'avoir fait autre chose que » de remplir un devoir, me fatiguent, » m'importunent... » Alors, s'adressant à son oncle et à ses cousins : « A quoi bon » cette demande en interdiction dont je » viens d'être instruit ? Écoutez-moi, hon- » nêtes et bons parens, et vous allez voir » que vous n'avez plus aucun intérêt à » me faire interdire. » Puis, avec un accent sévère et sombre, il continua : « Le

» monde m'est odieux; je n'ai trouvé dans
» presque tous les hommes que fausseté,
» vanité, intérêt. Comment m'avez-vous
» traité depuis mon enfance? Vous, mes
» proches vous qui, après mon respec-
» table père, ma tendre mère, auriez dû
» être mes meilleurs amis, vous que j'ai
» tant aimés! De quel retour m'avez-vous
» payé? Parce que j'étais simple et con-
» fiant, vous me désigniez entre vous par
» un nom injurieux et méprisant, vous
» m'appeliez le Niais. J'étais désintéressé,
» et vous avez craint que je ne fisse déshon-
» neur à votre famille! Et ce Dauvert, mon
» camarade de collége, à qui, dès notre pre-
» mière jeunesse, j'ai rendu tant de services
» et qui n'a cessé d'abuser de ma bonté, de
» mon amitié! et qui maintenant, est passé
» des intrigues aux noirceurs contre moi!...
» Mais je ne me plains pas plus de vous
» et de lui que des autres hommes. Vos
» doctrines sont celles de la plupart. J'ai
» occupé un emploi où j'étais utile, on me

» l'a ôté parce qu'on n'a pu m'ôter ma » conscience. Ma vie entière prouve qu'il » ne peut exister dans mon âme ni ambi- » tion, ni cupidité, et le public m'a soup- » çonné d'être descendu à de viles intri- » gues pour grossir ma fortune; et il a » fallu qu'un jeune homme magnanime,... » car, grâce au ciel, il est des exceptions; » il faudrait mourir s'il n'y en avait pas!... » Il a fallu, dis-je, qu'un jeune homme » magnanime trahît le secret de son père, » pour changer les clameurs qui s'élevaient » contre moi en acclamations qui, demain » peut-être, feront place à de nouvelles mar- » ques d'improbation suscitées par de nou- » velles calomnies. Quels avantages si pré- » cieux offrent donc les richesses! Apprenez- » moi quel service nous a rendu notre oncle » de Marseille, en nous laissant ses biens? » Vous, monsieur le docteur Saint-Firmin! » dites-moi de quelle utilité vous a été » votre fortune? Elle vous a inspiré des » projets ambitieux dans lesquels vous avez

» échoué. Vous, La Morinière, elle vous » a précipité, ainsi que votre fils, dans de » folles dissipations. Elle a fait naître en » votre âme, mon cousin Dupré, une in- » satiable avarice; et moi! si je fusse resté » pauvre, je jouirais d'un bonheur auquel » je suis forcé de renoncer. » Il s'interrompit, leva douloureusement les yeux au ciel, et murmura tout bas : « O ma » Victorine! où es-tu? » Puis, reportant ses regards sur ses parens : « Elle vous » est donc bien chère, mon cousin Dupré, » cette richesse que vous cherchez encore » à augmenter! Elle vous paraît donc bien » regrettable à vous, mon oncle, et à vous, » mon cousin La Morinière, cette richesse » que vous avez si follement compromise! » Eh bien! à moi... cette grande fortune... » elle m'est odieuse; je la dédaigne, je » la repousse, je n'en veux plus. Toutes mes » dispositions sont faites, demain elles se- » ront exécutées. Je viens de les arrêter avec » mon avocat et je vais vous les dire. Je cède

» le bien que m'a laissé mon père à Claude » Lallemand, mon fermier, moyennant le » prix du fermage pendant dix ans; il le » versera dans la caisse de l'hospice de » notre petite ville, où vous vouliez faire » entrer la vieille Marguerite. Monsieur le » docteur, je vous assure la somme néces- » saire pour dégager vos propriétés des » hypothèques dont elles sont grevées. » La Morinière, je paie vos dettes et » celles de votre fils. N'en faites pas de » nouvelles; je n'aurais ni la volonté, ni » les moyens de venir à votre secours. » Vous pouvez vous adresser à mon avo- » cat que je charge de ma procuration. » Dupré, vous compterez avec lui de » mes biens; mes intentions expresses » sont qu'il n'ait aucun débat avec vous » pour les revenus que vous avez touchés. » L'indiscrétion du fils du duc ne me per- » met plus de lui conserver la fortune de » son père. La loi est positive; et demain » on va signifier aux collatéraux que je

» renonce au legs universel. Mais c'est » pour sauver mon honneur que le jeune » homme a été indiscret; je me regarde » comme son débiteur. Je ne peux lui ren- » dre tout ce qu'il perd; mais je lui donne » le tiers des biens que m'a laissés notre » grand-oncle. Il refusera; je lui parlerai de » sa mère; il acceptera, et il pourra encore » fonder l'utile établissement qu'il a médité. » De tout le million qui m'est échu, je ne » garde que les deux cent mille francs que » j'avais empruntés, dans un espoir qui » me rendait bien heureux et qui s'est éva- » noui. Je fais donation aux hospices de » la capitale et à d'autres associations de » bienfaisance de ce qui restera lorsque » vos dettes seront payées, et que le jeune » Leclerq aura touché ce que je lui assure. » Je quitte Paris; je n'irai point habiter » la province où je suis né; je craindrais » de m'y trouver en contact avec des » gens aux regards desquels je veux me » dérober; je suis décidé à vivre dans une

» solitude absolue. Vous désirerez peu sa-
» voir le lieu de ma retraite; je n'ai plus
» que le cinquième de ces biens dont vous
» étiez si envieux. Dharville seul connaîtra
» mon secret et ne le révèlera jamais.
» Adieu! » Il sortit.

Les parens de Georges se séparèrent en silence et tout confus. « Allons, » se disait Dupré, resté seul dans son cabinet, « jus-
» qu'à la fin de ses jours, il veut continuer
» d'être un niais. »

Tandis que Georges arrêtait ses dispositions avec son avocat, et les racontait à ses parens, Dharville faisait des visites, allait dans tous les spectacles; c'était pour vanter son ami, mais c'était aussi pour railler, tourmenter de ses sarcasmes, de ses épigrammes, tous ceux qui avaient voulu nuire à Georges. Il était un homme surtout qu'il brûlait de rencontrer : c'était M. Dauvert. Enfin, il le trouva au grand foyer de l'Opéra. Dauvert s'y promenait seul. Dharville, en prenant

le bras d'un ami, se mit à marcher derrière Dauvert, et, en parlant de manière à être entendu, il disait : « Un intrigant, » un coureur de fortune avait obsédé le » mourant pour tâcher d'être légataire; » quand on lui demande ce qu'il aurait fait » si c'eût été lui qui eût été choisi pour » remplir le fidéi-commis, il répond qu'il » n'aurait pas hésité. Je le crois; il n'aurait » pas hésité à tout garder. » Dauvert alla s'asseoir sur une banquette; Dharville, toujours avec son ami, prit place à ses côtés, et continua sans avoir l'air de le remarquer. « Que voulez-vous ? » disait-il, » le duc a cru devoir préférer un niais, honnête homme, à un homme d'esprit dans » lequel il craignait de rencontrer un fripon. » Dauvert alla se placer à l'amphithéâtre; Dharville l'y poursuivit impitoyablement.

Georges ne devait partir que le lendemain soir; il partit dans la nuit. Quelques personnes prétendirent qu'une lettre qui

lui était arrivée, avait précipité son départ; beaucoup d'autres pensèrent que, toutes ses affaires étant arrangées, il avait cru devoir se hâter de quitter Paris; mais où était-il allé? C'est ce que personne ne pouvait dire.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE DE HUIT ANNÉES.

DANS les premiers momens, les parens de Georges cherchèrent à savoir ce qu'il était devenu; tous s'en inquiétaient fort peu, aucun n'avait intérêt à le découvrir: c'était donc curiosité pure, et comme elle ne put être satisfaite, insensiblement elle diminua, elle s'éteignit. Ils s'habituèrent à ne plus penser à lui; ils s'habituèrent à se persuader qu'il avait cessé d'exister; n'était-il pas en effet comme mort pour eux tous? La famille Dubrocard et M. Dauvert ne s'occupèrent pas plus de leur nièce et cousine Victorine Lorsay, que l'oncle et les cousins de Georges Dercy ne s'occupèrent

bientôt de leur parent. Tous ces honnêtes gens n'avaient pas trop de tout leur temps, de toutes leurs facultés pour tâcher de réussir dans leurs affaires personnelles, dans leur ambition ou leur avidité individuelle. On ne prononçait jamais le nom de Victorine dans la famille Dubrocard sans y joindre les épithètes de petite sotte, petite ingrate. La Morinière et le docteur, malgré les obligations qu'ils avaient à Georges, avaient repris leur habitude de ne parler de lui que sous le nom du Niais; Dupré y joignait de temps en temps le nom d'ingrat.

Il est une foule de gens qui sont malheureux, qui éprouvent de cruels tourmens parce que rien ne leur réussit, parce qu'ils sont trompés dans tous leurs désirs, dans tous leurs projets. Mais lorsque de viles et trop ardentes passions entraînent les hommes à des désirs immodérés, les jettent dans des projets cupides ou ambitieux, ceux qui réussissent sont-ils plus heureux? sont-ils moins malheureux que ceux à qui

le succès manque? Non! ils souffrent autant, ils souffrent peut-être encore plus. Riches, puissans, ministres, grands de la terre, et vous, subalternes ambitieux, protégés en faveur, si pour arriver à vos fins vous avez foulé aux pieds la morale et la justice, si vous êtes sans modération pour vous-mêmes et sans bienveillance pour autrui, c'est en vain que vous étalez à nos yeux votre faste et votre prétendu bonheur : vous n'en êtes pas moins les plus misérables des hommes, vous n'en êtes pas moins en proie aux ennuis, aux chagrins, aux peines de corps et d'âme, aux insomnies, aux supplices, aux véritables tortures qu'entraînent la crainte de perdre, la soif de gagner, l'ardeur de monter encore, l'effroi d'être précipité, le remords que vous ne pouvez étouffer, l'indignation et le mépris public qui apparaissent, même à travers les acclamations intéressées ou payées, le mépris de vous-même que vous retrouvez sans cesse au fond de votre cœur, et que vous

êtes obligés de subir. Tel fut le sort de ces parens de Georges, de ces collatéraux du duc, qui avaient ardemment convoité la fortune, et à qui la fortune était arrivée.

L'opinion s'était vivement prononcée contre le vicomte Darbolin et les autres collatéraux; ils en furent un moment épouvantés; mais lorsqu'ils apprirent que Georges renonçait au legs universel, avec quelle rapidité ils se consolèrent! « Qu'on nous » hue, qu'on nous siffle, qu'on nous chan- » sonne, que nous importe! » disait chacun d'eux, en comptant d'avance la portion d'or qui devait lui revenir. Ces honnêtes gens, ces bons hypocrites, tout en gardant rancune au testateur qui avait voulu les déshériter, résolurent de faire dire une superbe messe des morts pour le repos de l'âme de leur riche parent. C'est un usage auquel les héritiers manquent bien rarement. Les parens de Georges n'en avaient-ils pas agi de la sorte, à la mort de leur oncle le jésuite? A la suite de la cérémonie funèbre, il y eut un repas ma-

gnifique; la bonne amitié, la concorde la plus édifiante y présidaient; le vertueux Darbolin faisait les honneurs. On s'embrassait, on se félicitait, on n'y disait pas trop de mal du défunt, mais surtout on y disait beaucoup de bien les uns des autres : le lendemain, vingt procès étaient commencés. Chacun voulait augmenter sa part aux dépens de ses co-héritiers; on fit des factums, on plaida, on se déchira, on se déshonora mutuellement: chaque acte de procédure envenimait encore la haine qu'ils se portaient. Il y eut surtout un procès honteux; ils se disputèrent à qui ne payerait pas la dépense d'un superbe monument funéraire élevé à la mémoire du duc. Le seul résultat de cette immense succession fut pour chacun d'eux une grande perte de temps, un mauvais emploi du temps en voyages, en démarches, en sollicitations. Chacun, après avoir touché par provision quelque portion de sa part qu'il consomma en frais de toute espèce, fut obligé de mettre du sien pour achever de payer les avocats, les avoués, les huissiers et

le fisc. Beaucoup de ces procès durent encore.

M. Saint-Firmin dont Georges avait libéré les biens, aurait pu être heureux avec la fortune qui lui restait; mais la leçon qu'il avait reçue aux élections ne l'avait pas corrigé de son ambition. Après sa malheureuse campagne dans les rangs du libéralisme, il pensa qu'un grand nom dans les sciences pourrait servir ses projets et lui ouvrir enfin les portes de notre chambre élective. Il s'avisa de faire imprimer à ses frais des livres de médecine; et comme la politique se glisse partout, il trouva le moyen de s'y montrer ministériel; car il avait jugé que pour réussir, il fallait changer de couleur. Ses livres lui valurent quelques éloges achetés, et beaucoup de ridicule parmi les gens instruits. Il se fit admettre à l'académie royale de médecine qu'on venait de créer. Dans les rapports qui existaient entre l'autorité et cette honorable société, M. Saint-Firmin se prononçait toujours en faveur du pouvoir. Ce ne

fut pas tout; dès qu'il y avait une place vacante à l'académie des sciences en chimie, minéralogie, botanique, anatomie, médecine, chirurgie, ou même économie rurale, il avait l'effronterie de se mettre sur les rangs. Mais on n'influence pas les choix à l'académie des sciences comme dans nos corps électoraux. Il ne put réussir même à se faire proposer par la section dans laquelle il y avait une vacance. Long-temps, il ne fut pas plus heureux dans ses efforts pour être député; long-temps, on se rappela qu'il avait été candidat libéral, et on lui en gardait rancune. De désespoir, il se fit dévot. C'est un moyen d'avancement, même en médecine : un docteur dévot! c'est d'un si bel exemple! Tous les dimanches, le docteur accompagnait sa femme à l'église; on l'y voyait prier avec ferveur : il lui vint des malades parmi les gens de qualité, parmi des prélats; mais on doutait encore de lui. Il se souvint qu'il était chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de

troisième classe ; grâce à cet ordre, il trouva le moyen de s'approcher de la légation de Russie, et, à la recommandation de l'ambassadeur russe, on arrangea son élection à la chambre des députés de France. Il était temps; sa fortune était tellement diminuée, qu'à peine se trouva-t-il éligible. Le voilà donc au comble de ses vœux : et quel surcroît de bonheur! c'est à l'époque même où il est nommé, qu'en déclarant un des articles de la Charte purement réglémentaire, on établit la septennalité : le voilà député pour sept ans.

Quel beau role! quel rôle glorieux, que celui d'un député, animé de l'amour de la patrie, de l'amour de l'humanité, dont l'âme est élevée et courageuse, inaccessible à la corruption, aux séductions, aux influences, parlant et votant toujours en conscience! Quelque sort qui arrive à ses actes et à lui-même, il est heureux de sentir et d'accomplir ses devoirs; il jouit avec délices de la reconnaissance publique, des hommages

universels rendus à son caractère et à ses talens, de l'estime à laquelle il force ses plus violens adversaires.

Quel sot rôle! quel rôle avilissant, que celui d'un député qui s'est fait l'esclave d'un parti, qui connaît ses devoirs et ne les remplit pas, qui pense, parle et vote comme il lui est ordonné! Son parti triomphe; mais lui! ne vit-il pas dans une véritable abjection? Tel fut M. Saint-Firmin.

Sans talent, sans conscience, soumis aux ordres qu'on lui intimait, malgré son humilité devant la noblesse, raillé pour sa roture par plusieurs de ses nobles collègues, méprisé pour sa conduite, recherché pour son vote et pour ses cris: « La clôture! aux voix! à l'ordre! » campé au centre, invité et malmené par tous les ministres, il eut encore le chagrin de voir des personnes recommandables dénoncer son élection comme le résultat des fraudes les plus graves. L'élection n'en était pas moins déclarée valide; mais il en restait au docteur de la honte et des

craintes: cette honte, ces craintes n'ont pas duré long-temps. M. Saint-Firmin, qui se felicitait d'être pour sept ans au nombre des élus, n'a pas même achevé la première session. A la suite d'un grand dîner qu'avait précédé une discussion orageuse où il avait fait une dépense considérable de poumons, non en éloquence, mais en cris, il est mort d'indigestion.

La Morinière, par faiblesse, par aveuglement plutôt que par tendresse, avait tout fait pour son mauvais sujet de fils; six mois après le départ de Georges, le jeune homme fut tué dans un duel. Pour se distraire de sa profonde douleur, le bon père crut devoir se livrer aux plaisirs avec une nouvelle frénésie, et il contracta des dettes plus considérables que celles dont Georges l'avait délivré. Ses créanciers lui firent passer plus d'une retraite à Sainte-Pélagie. Là, il s'étourdissait sur ses malheurs, et dépensait encore plus que dans le monde. Les moyens de faire de nouvelles dettes

étant épuisés, il eut l'idée d'épouser une vieille femme qu'il croyait riche, et à laquelle il avait fait croire qu'il était encore riche. Quelle désolation! quelle fureur! quand chacun d'eux reconnut qu'il s'était laissé prendre dans le piége qu'il avait tendu à l'autre: son nouveau ménage était un enfer. Il le quitta pour se lancer en sous-ordre dans les fournitures de l'armée. Dès qu'il fut question de la réduction des rentes, il risqua, dans les fonds publics plus qu'il n'avait gagné dans les fournitures. Comptant sur l'acceptation du premier projet de loi, il avait acheté à terme: il fut obligé de vendre son mobilier pour payer d'énormes différences. Il voulut se faire agioteur d'un emprunt royal pour l'Espagne, mais il ne trouva point de prêteur. Nous ne savons ce qu'il est devenu. Les uns assurent qu'exténué par les débauches, vieux avant l'âge, il achève sa triste vie dans un hospice; les autres soutiennent qu'il habite de nouveau la rue de la Clef.

On croit que c'est son cousin Dupré qui, après l'avoir obligé dans un moment de sensibilité, l'a fait écrouer.

Ce Dupré, cet homme d'affaires, ci-devant avoué, maintenant usurier, avait amassé des monceaux d'or. Peu à peu, il avait renoncé à toutes les opérations qui offraient la moindre chance; il se bornait à prêter sur gages et sur de gros gages. Dès qu'un négociant, un marchand, se trouvait dans l'embarras, il pouvait s'adresser à M. Dupré; pour peu qu'il laissât entre ses mains une bonne part de son magasin, il pouvait compter sur l'assistance du capitaliste. M. Dupré figurait en qualité de créancier dans presque toutes les faillites, presque toutes les banqueroutes de la capitale; mais il y paraissait, toujours secrètement nanti de sa chose. A côté de son cher coffre-fort, il vivait comme un pauvre hère réduit à la mendicité; il n'avait qu'une vieille servante contre laquelle il était sans cesse en défiance; il professait pour prin-

cipe que, quand on veut faire une bonne maison, plus on accroît sa recette, plus on doit diminuer sa dépense. Il buvait de l'eau, mangeait seul, ne se chauffait jamais, laissait tomber ses habits en lambeaux, se plaignait sans cesse, dormait à peine, s'éveillait en sursaut, craignant les voleurs. Il était haï ou plutôt méprisé; personne ne lui parlait, excepté quelques gens qui s'amusaient à le mettre dans d'effroyables colères, en lui soutenant qu'il était riche. Dès qu'on parla d'une loi pour accorder une indemnité aux émigrés, il y eut un mouvement universel chez tous les avoués, tous les agens d'affaires; tous crurent y voir une immense matière à gros bénéfices. On prétend que les fabriques de sacs à procès et de cartons destinés à serrer les papiers, ne pouvaient déjà suffire à toutes les commandes qui leur étaient faites. Ce fut comme un signal donné à M. Dupré de rentrer en lice. Il était encore dans la vigueur de l'âge. Quel beau champ s'ouvrait pour un

homme si bien au fait de tous les détours de la chicane! Combien de demandes administratives, contentieuses, arrivant de tous les coins de la France! Que de procès, que de procédures pour le fisc, contre le fisc, entre les prétendans, leurs créanciers, les créanciers de leurs pères, les créanciers de leurs enfans! Et après l'indemnité des émigrés, viendra peut être l'indemnité du clergé.... Et peut-être faudra-t-il aussi qu'on songe à ces pâles rentiers auxquels on a fait banqueroute des deux tiers, car une banqueroute, n'est-ce pas une confiscation? Et aussi peut-être, à ces négocians ruinés par le maximum, à ces propriétaires dont on a démoli les maisons. Tous ces malheurs étaient oubliés; on en a réveillé le souvenir; ceux qui en ont été victimes, se prétendant aussi fidèles que les Français d'outre-Rhin, naguère encore chambellans de l'usurpateur, vont peut-être crier si fort qu'on ne pourra rester sourd à leurs cris. « Oh! que de taxations! » s'écriait Dupré,

» que de droits! que de remises pour l'agent!
» Il y a de quoi doubler, tripler, quadru-
» pler mon coffre-fort. » Mais les confrères de Dupré avaient déjà pris les devants, lancé des prospectus et des circulaires; ils ont fait des voyages, ils ont fait des offres d'avances à tous ceux qui peuvent prétendre aux indemnités; tous les cliens sont accaparés. L'avare Dupré, qui craindrait de hasarder un sou de dépense, rien que pour envoyer des cartes d'adresse, qui demande de l'argent aux cliens au lieu de leur en offrir, a éprouvé, éprouve encore le chagrin, la douleur, le désespoir de n'avoir la confiance ni la procuration de personne..

Ferdinand Dauvert, fils d'un pauvre gentilhomme, était arrivé par son adresse à faire un riche mariage; sans instruction, sans capacité réelle, il était investi de grandes places, de places éminentes; longtemps lui-même protégé servile près des ministres et des grands, il avait à son tour

des protégés et des créatures. Le moment de triomphe obtenu par Georges avait bien causé à M. Dauvert du dépit et de la confusion ; mais enfin Dauvert n'avait-il pas réussi jusque dans sa haine et dans son envie ? Cette fortune du duc qu'il avait convoitée, était échappée à Georges; elle n'avait servi qu'à causer à notre héros un amer chagrin, celui de ne pouvoir accomplir en entier la bonne action qui lui était commandée. Dauvert avait joué, près des parens de Georges et des collatéraux du duc, un rôle actif mais secret; personne ne pouvait soupçonner qu'il eût été leur complice; son crédit n'avait souffert aucune altération; tout lui souriait. Sa fortune s'augmenta bientôt par la mort de M. Dubrocard son beau-père. Il n'y avait pas de testament, la mère se trouvait à la merci de sa fille et de son gendre. Ce gendre, de plus en plus fidèle à la doctrine de sacrifier les autres à lui, n'eut aucun ménagement pour sa belle-mère. Il ne lui permit

point de s'établir, comme elle le désirait, dans cette maison de campagne, où pour enlever la dot et la demoiselle à son ami Georges, il s'était introduit à l'aide d'une fausse blessure. La pauvre madame Dubrocard, bien punie de son orgueil et de sa vanité, fut obligée de se retirer au fond du Marais dans un logement mesquin, n'ayant pour subsister qu'un douaire bien modique. Sa principale société était celle de madame Saint-Firmin, la veuve du docteur, réduite aussi à un pauvre sort par suite de chicanes suscitées par son neveu Dupré : ces deux tendres veuves passaient les jours à pleurer ensemble leurs maris et leurs fortunes perdues.

A peine le temps du deuil était-il expiré, que Dauvert, bien secondé par sa femme, avait redoublé ses dépenses. Madame se montrait à tous les spectacles, dans tous les lieux d'assemblée. Monsieur donnait des repas, des bals, des fêtes, jouait gros jeu, avait des maîtresses, et

jouissait de la réputation de beau joueur et d'amant généreux. Au milieu de tous ces plaisirs, de toute cette ostentation, il éprouva un échec. Il cumulait plusieurs traitemens, il jouissait de la fortune de sa femme, il était gorgé de sinécures; mais tout cela pouvait-il suffire aux prodigalités de sa femme et aux siennes? Il trafiqua de son crédit; il avait des marchés à passer, et il gagna tout à la fois sur l'état et sur les particuliers. Ces manœuvres ne purent être si secrètes qu'elles n'excitassent quelques murmures parmi les honnêtes gens de l'administration. La voix des honnêtes gens a de la peine à se faire entendre, et presque toujours elle est promptement étouffée: mais un fripon qui convoitait un des principaux emplois de Dauvert dévoila ses malversations. Dans le nombre des malheurs attachés aux ambitieux qui réussissent, il en est un, le principal de tous, qui ne leur manque presque jamais: la chute après le succès. Peu de ministres meurent

en place; peu de faquins vieillissent en faveur. La petite conspiration contre Dauvert fut tramée dans le silence; on continuait de lui faire bonne mine, et un matin, il apprit par le Moniteur sa disgrâce complète.

Il est des gens qui ont l'art de couvrir un scandale par un autre scandale; c'est ce que fit Dauvert. Il pensa que pour imposer silence aux frondeurs, pour éblouir les sots, pour recouvrer son crédit, pour forcer les ministres à l'employer de nouveau, il fallait ne plus mettre de bornes à son luxe, et il se montra tout-à-fait extravagant dans ses dépenses. Sa femme, encore jeune et belle, le seconda de tous ses efforts, et jamais elle n'avait déployé une plus habile coquetterie; cette coquetterie n'était pas incompatible avec son habituelle sensibilité. Elle savait attirer les hommages des hommes à grands sentimens: et comment la romantique Alphonsine aurait-elle pu résister long-temps à leur

tendre langage? Elle eut une intrigue qui resta secrète ; elle en eut une seconde qui le fut moins ; elle en eut une troisième qui éclata : le mari prit de l'humeur, et crut son honneur compromis. N'est-il pas singulier de voir des hommes sans scrupule dans toute autre affaire, s'affliger sérieusement d'une infidélité conjugale, tandis que parmi les gens à qui la même chose arrive, il en est tant qui en rient ou qui en vivent? Lorsque le malheur commence, il est vrai, on est disposé à se piquer de la plus légère contrariété. Dauvert eut plusieurs scènes violentes avec sa femme, provoqua l'un de ses galans, fut blessé, en devint plus furieux, et maltraita la belle Alphonsine. Elle quitta la maison et se retira chez une amie. Voilà Dauvert menacé d'un procès en séparation ; il faudra qu'il rende compte de la fortune qui appartient à sa femme. Cependant, ses propres créanciers le poursuivent; le ministère va l'attaquer pour fait de concussion ; il

ramasse à la hâte ses bijoux, ceux de madame, il en fait de l'argent; il vend secrètement ses meubles. Il profite d'un peu de crédit qui lui reste pour faire des emprunts à divers usuriers; il se trouve une forte somme entre les mains, il part, il se dirige vers la Suisse, il se flatte de jouir en paix dans les pays étrangers, de ce qu'il enlève à sa femme et à ses créanciers.

Il voyageait seul dans une chaise de poste. Il n'était pas éloigné des frontières; déjà il aurait dû respirer; jamais il n'avait ressenti une plus cruelle agitation..... il pensait n'éprouver que le désir et l'impatience d'être hors de France, et déjà, quoiqu'en évitant de toutes ses forces d'interroger sa conscience, il était déchiré par les remords. Le soir du troisième jour, il fut surpris par un orage épouvantable. La pluie tombait par torrens; le tonnerre éclatait presque sans interruption; les éclairs sillonnaient la nue; la route devenait impraticable. Le postillon se perd, s'égare au

milieu d'un terrain à la fois pierreux et fangeux; les chevaux s'emportent, la chaise se brise, Dauvert tombe et se casse une jambe. Il reste étendu, fracassé sur une roche à fleur de terre, pousse des cris douloureux; à ces cris, ce ne sont point des amis, des frères qui viennent le secourir; ce sont des brigands qui accourent pour le dépouiller. A leur approche, le postillon fuit rapidement. Dauvert, malgré ses blessures, ses contusions, conserve encore quelques momens l'usage de ses sens. Les brigands lui ravissent avec violence le portefeuille qui contient le fruit de ses rapines; ils lui arrachent ses vêtemens, et le laissent nu et à demi mort au coin d'un bois. C'est alors que le malheureux, se rappelant toute sa vie, croit reconnaître dans son horrible accident, la main de Dieu qui le frappe d'un châtiment anticipé: bientôt il perd connaissance.

Au point du jour, un voyageur suivi d'un valet, passe et aperçoit un homme

étendu sans mouvement. Il saute à bas de son cheval, le soulève, croit s'apercevoir qu'il respire encore; il dépêche son valet au plus prochain hameau pour en ramener un chirurgien; il se hâte d'ôter ses habits pour en couvrir le blessé; il court à un ruisseau voisin, y plonge son chapeau, jette de l'eau fraîche sur le visage du pauvre moribond : vains efforts! Enfin le chirurgien arrive, le voyageur l'aide à nettoyer les plaies, à bander la jambe qui est horriblement mutilée. Le prudent valet a fait apporter un brancard, on y place Dauvert; le voyageur le fait porter à son habitation distante de trois quarts de lieue. Il ne remonte pas à cheval : marchant à côté du brancard, c'est lui qui soutient avec précaution la tête du malade. Quel était cet homme empressé, secourable, généreux, qui prodiguait tant de soins à Dauvert?... c'était Georges; c'était le Niais.

Il y avait huit ans que Georges, livré à

une sombre misanthropie, avait quitté Paris, après s'être défait des quatre cinquièmes de sa fortune. Au moment de son départ, le bruit s'était répandu que ce départ avait été hâté par une lettre qui lui était arrivée le lendemain du jour où il avait annoncé ses dispositions à ses parens: ce bruit était fondé. La lettre était de Joseph, ce domestique de confiance qu'il avait envoyé à la recherche de Victorine sur la route du Havre, et qui lui donnait enfin de ses nouvelles; elle était datée de Londres. Joseph apprenait à son maître que, le jour même de son arrivée au Havre, après avoir parcouru toutes les auberges, tous les hôtels de la ville, cherché partout des renseignemens sur mademoiselle Victorine Lorsay et sur la vieille gouvernante dont elle était accompagnée, il s'était trouvé sur le port au moment où un paquebot anglais allait faire voile pour Southampton. Parmi les passagers qui s'embarquaient, il avait remarqué une fa-

mille anglaise composée d'un homme déjà d'un certain âge, d'une femme plus jeune, mais qu'il jugea être la mère de deux demoiselles de douze à quinze ans. Quelle fut la surprise de Joseph, lorsqu'au nombre des personnes de la suite de cette famille, il reconnut mademoiselle Victorine et la vieille madame Deschamps. Le prudent Joseph ne crut pas devoir leur parler; mais il résolut de ne pas les perdre un instant de vue; sans se donner le temps de retourner à la petite auberge où il était descendu, il entra lui-même dans le paquebot en se dérobant avec précaution et sans affectation, aux regards des deux femmes dont il voulait suivre la trace. Il paya son passage, et dans la traversée continua de se cacher: il restait sur le pont quand Victorine et madame Deschamps étaient dans la chambre des voyageurs; il se hâtait de descendre lorsqu'elles montaient pour respirer l'air. Pendant cette traversée, qui fut assez longue à cause d'un gros temps qui survint,

Joseph fit connaissance avec un des valets de la famille anglaise, qui entendait et parlait le français : il apprit que c'était la famille du baronnet Tayling qui retournait en Angleterre, après avoir passé plusieurs mois en France. Avant de repartir, madame Tayling avait éprouvé de vifs regrets de n'avoir pu satisfaire son désir d'emmener avec elle une dame ou demoiselle française qui voulût bien servir d'institutrice à ses deux jeunes filles. Parmi les demoiselles, dames ou veuves qui s'étaient présentées à elle, soit à Paris, soit à Rouen, soit au Havre, pour remplir cet emploi, les unes lui avaient paru trop peu réservées, les autres trop peu instruites, d'autres trop pédantes; enfin la veille même de leur départ du Havre, on avait vu descendre dans l'hôtel où logeait la famille, une jeune personne charmante, accompagnée d'une vieille femme. A l'heure du dîner, cette jeune personne s'était trouvée placée à la table d'hôte tout près des deux jeunes miss;

elle avait causé avec ses voisines, qui, sur-le-champ, s'étaient prises d'amitié pour mademoiselle Dubourg : c'était le nom sous lequel Victorine s'était fait connaître. Monsieur et madame Tayling avaient tellement goûté la conversation de mademoiselle Dubourg, et surtout les soins qu'elle avait pour sa vieille compagne, qui sans doute n'était que sa gouvernante et qu'elle traitait en amie, qu'après le dîner, avec beaucoup de politesse, ils avaient invité les deux Françaises à venir prendre le thé dans leur appartement. Le valet de M. Tayling ne put apprendre à Joseph tout ce qui s'était passé dans la conversation du soir qui s'était prolongée fort tard; seulement, toutes les fois qu'il était entré pour son service dans la chambre où l'on prenait le thé, il avait cru remarquer que l'amitié de son maître et de ses maîtresses pour mademoiselle Dubourg allait en croissant; il avait cru voir que mademoiselle Dubourg racontait quelque chose de fort touchant;

car madame Tayling semblait l'écouter avec un vif intérêt, la plus petite des jeunes miss lui prenait les mains d'un air caressant, l'aînée la regardait tout émue, les larmes aux yeux, le baronnet lui témoignait beaucoup d'égards. Cependant, le valet de M. Tayling n'en avait pas été moins étonné lorsque, le lendemain, il avait appris que la jeune demoiselle Dubourg allait partir avec eux en qualité de demoiselle de compagnie, et qu'elle avait obtenu d'emmener la bonne madame Deschamps; celle-ci n'avait pas jugé à propos de prendre un autre nom, et devait aider la femme de charge. La famille Tayling, débarquée à Southampton, y trouva des voitures qui la conduisirent à Londres, toujours avec Victorine et madame Deschamps. Joseph ne crut pas devoir perdre un moment pour suivre à Londres mademoiselle Victorine. Les voitures de M. Tayling marchaient plus vite que le carrosse public dans lequel Joseph avait pris une place; mais heureusement il

savait l'adresse du baronnet. Aussi, à peine arrivé, il s'était logé dans une petite maison garnie du voisinage, et c'est de là qu'il écrivait à Georges tous ces détails.

On juge avec quels transports Georges avait dévoré la lettre de Joseph. Le voilà guéri de sa misanthropie. Dans ce premier moment, il ne songe pas à tout ce que peut avoir de pénible la seule idée que, pour lui échapper, Victorine s'est mise dans un état de domesticité. « Elle est retrouvée! » s'écrie-t-il. Il ne perd pas un moment; il écrit un mot à Dharville pour lui faire ses adieux, un mot à son avocat pour lui confirmer toutes ses dispositions relativement à sa fortune, et il part. Avant de recevoir la lettre de Joseph, il s'était proposé d'aller vivre solitaire dans les montagnes du Jura : c'était le pays de Victorine, c'était là, c'était dans les lieux où elle était née qu'il voulait mourir : à la réception de la lettre, il s'est élancé sur la route de Calais.

A peine s'était-il trouvé hors des murs de notre grande cité, qu'il respira plus librement; il s'éloignait des êtres pervers qui l'avaient persécuté, de cette multitude versatile dont les outrages et l'engouement lui avaient inspiré une répugnance presque égale; et il allait revoir Victorine! Il lui semblait recouvrer l'indépendance; il soupirait de bonheur à l'aspect des beautés de la nature; de nouveau, il croyait tous les hommes qu'il rencontrait, bons et bienveillans; il lui semblait que tous les méchans s'étaient relégués dans les grandes villes. S'il ne pouvait attendrir Victorine, il était résolu d'accomplir son premier dessein, d'aller vivre aux lieux où elle était née, dans le voisinage de la manufacture de François Leclercq; mais elle l'aimait; elle le lui avait laissé entendre: pourrait-elle résister aux instances de l'amant le plus passionné! Pourrait-elle résister à son propre cœur! Il voyageait plein d'espérance.

Arrivé à Londres, il courut à la petite chambre garnie de Joseph, et, transporté de reconnaissance, il se précipita dans les bras de ce fidèle serviteur. De la fenêtre de cette petite chambre, il voyait la maison où sa chère Victorine, ne voulant devoir qu'à elle-même ses moyens d'existence, s'était résignée à prendre des fonctions presque serviles. Quel fut son délire, lorsque bientôt il l'aperçut sortant de cette maison avec la plus jeune de ses deux élèves; elle était suivie de madame Deschamps, qui donnait le bras à l'aînée. Où allaient-elles? peut-être rejoindre madame Tayling chez une amie. Georges voulait à l'instant même paraître aux yeux de Victorine, se jeter à ses pieds; Joseph eut beaucoup de peine à le retenir.

Par suite de ses anciennes fonctions auprès du duc de ***, Georges se trouva connaître un des principaux secrétaires de l'ambassade française à Londres. Revenu de son premier trouble, jaloux de ne point

compromettre Victorine, ne voulant point se montrer à ses yeux sans qu'elle l'eût d'avance autorisé à la voir, il alla trouver ce secrétaire de légation, qui avait pour lui une véritable estime. A sa prière, cet homme voulut bien faire une démarche auprès du baronnet Tayling pour obtenir la permission de lui présenter son compatriote, M. Georges Dercy. Ce M. Tayling et sa femme étaient des personnes fort recommandables, pleines de bonté, qui avaient été séduites tout d'un coup par l'amabilité, par la physionomie heureuse et prévenante de Victorine, et qui se félicitaient tous les jours de reconnaître qu'elle justifiait la confiance qu'ils lui avaient accordée au premier coup d'œil. Victorine, demoiselle de compagnie, était mieux traitée dans cette maison qu'elle ne l'avait été dans celle de sa tante, madame Dubrocard. Combien ces estimables personnes furent touchées, lorsque Georges leur apprit son amour, ses offres à sa chère Victorine, et l'excès de

délicatesse qui l'avait portée à les refuser. Monsieur et madame Tayling voyaient avec regret qu'ils allaient perdre l'aimable et intéressante institutrice qu'ils avaient eu le bonheur de trouver pour leurs filles, mais ils se consolaient en pensant que leur nouvelle amie allait être heureuse. Quoique cette amitié fût récente, elle était déjà aussi vive que si elle eût été consacrée par le temps. Madame Tayling voulut bien se charger d'être l'interprète de Georges auprès de Victorine. Au premier mot, cette chère Victorine fut presque effrayée de savoir Georges si près d'elle. « Eh quoi! » disait-elle, « me poursuivre jusque dans » votre maison! venir troubler le repos que » je me flattais d'avoir enfin obtenu! » Mais il lui fut impossible de dérober longtemps à madame Tayling la connaissance de ses vrais sentimens. Combien elle était émue de cette obstination de Georges à la chercher, à la trouver, à la joindre! Elle éprouvait à la fois un peu d'humeur et

beaucoup de joie de se voir aimée avec autant d'ardeur. Vaincue par les instances de madame Tayling, elle consentit à voir Georges. Il lui raconta rapidement ce qui lui était arrivé, ce qu'il avait fait à Paris pendant le peu de jours qu'il y était resté. « O Victorine, » lui dit-il, « j'ai voulu » vous enrichir, et vous m'avez refusé; j'ai » renoncé pour vous à ma richesse ; j'ai » conservé seulement celle que je m'étais » permis de vous offrir. Vous n'avez pas » voulu que je rapprochasse votre fortune » de la mienne ; je me suis appauvri pour » me rapprocher de vous. » Victorine surprise, attendrie, regarda Georges; ses yeux se portèrent sur madame Tayling pour qui son âme aimante ressentait déjà toute l'affection d'une tendre fille. La bonne madame Tayling presque aussi émue que ces jeunes amans, sourit, prit la main de Victorine et la plaça dans celle de Georges. Victorine ne retira pas sa main, baissa les yeux, les releva, les porta sur Georges, et avec un

trouble enchanteur lui dit : « Je suis à vous. » Quelques jours après, ils furent unis dans la chapelle de l'ambassadeur de France.

Georges et sa femme allèrent s'établir dans le pays où Victorine avait pris naissance. Georges employa en acquisitions de terres la somme qu'il avait destinée à Victorine et qu'il avait conservée bien intacte. Il fit construire à peu de frais une maison commode et même agréable. Bientôt, il vit augmenter sa félicité ; Victorine lui donna un fils; deux ans après, ils eurent une fille. Plein d'amour pour sa femme, de tendresse pour ses enfans, Georges goûtait aussi les douceurs de l'amitié. Il voyait fréquemment François Leclercq, dont la manufacture était située à peu de distance de sa demeure. Dharville venait, tous les ans, passer quelques semaines avec son cher Dercy; son caractère n'avait plus rien de frivole ; il se faisait remarquer par la sagesse et l'indépendance de ses opinions à la chambre des pairs, où il siégeait de-

puis la mort du marquis Dharville. Il avait eu le bon esprit de faire un mariage d'inclination plutôt que de convenance. Sa jeune et aimable femme mettait au nombre de ses jours les plus heureux, ceux qu'elle passait avec madame Dercy. Enfin Georges pouvait compter qu'il avait autant d'amis, de personnes dévouées à lui, qu'il y avait d'habitans dans le pays. Il se souvenait que son père, d'abord honnête fermier, et ensuite modeste propriétaire, avait tiré un grand parti de son petit domaine; il se souvenait des heureux essais en agriculture de ce M. Morambert, pour lequel il avait cabalé avec si peu de succès aux élections de son arrondissement. Moins pauvre que son père, avec peu il avait fait beaucoup; sa terre n'était pas étendue, mais combien il l'avait rendue fertile! Qu'il était bien secondé par sa chère Victorine! L'aisance et le bonheur régnaient dans sa maison; le mari, la femme, les enfans, les valets, tous s'aimaient, s'estimaient, et se

trouvaient encore plus heureux par la félicité commune ; cette félicité s'étendait à tout le pays circonvoisin. Georges avait encouragé par son exemple et ses conseils l'emploi de tous les perfectionnemens que la science et l'amour de l'humanité ont introduits dans tous les arts, et s'efforcent de propager. Il avait lutté, il luttait encore contre les préjugés et contre l'ardeur avec laquelle tant de gens voudraient les faire renaître. Par son influence, on avait vu disparaître du canton l'oisiveté, le vice, l'ignorance et la misère : les brigands qui avaient dépouillé le malheureux Dauvert n'étaient pas des gens du pays ; c'étaient des vagabonds, des déserteurs, qui gagnaient la frontière. Georges n'était pas assez riche pour former à lui seul de grands établissemens d'instruction et de bienfaisance ; mais il avait une volonté active qui lui tenait lieu de fortune ; il avait provoqué des souscriptions pour fonder des caisses d'épargne, des bourses

pour le recrutement, une école d'enseignement mutuel; il se mit à la tête des souscripteurs, il imagina un comité d'encouragement à la vaccine, et il était tout fier d'en avoir été nommé président à l'unanimité. On ne bâtit pas d'hospices, mais on portait des secours à domicile à tous ceux que l'âge, les infirmités, les maladies empêchaient de travailler. Et les dimanches! quelle douce gaieté! Un heureux hasard avait permis que le curé du village fût un homme tolérant, qui faisait des prônes pleins d'une piété douce, et ne proscrivait pas la danse : aussi, comme on dansait après Vêpres! Madame Dercy s'entendait à merveille avec ce respectable curé pour donner aux jeunes filles des leçons de morale et de religion, pour détourner les jeunes garçons de se mal conduire, pour encourager les mariages. En voyant ce bon curé, elle se rappelait M. Belmont, son grand-oncle; il professait, il pratiquait la même doctrine. Georges, en voyant sa femme prodiguer les soins maternels à son

fils et à sa fille, se rappelait sa mère qu'il avait tant aimée, et c'était avec délices qu'il croyait reconnaître dans ses enfans quelques traits de cette excellente mère. Son fidèle Joseph ne l'avait pas quitté; la bonne madame Deschamps vivait encore; avec quels égards elle était traitée par les maîtres et par les domestiques!

A la demande générale des habitans, Georges avait été nommé maire. Un nouveau préfet, qu'on prétendait affilié à la congrégation, se montra fort surpris de voir Georges lui rompre en visière dans la répartition de l'impôt : il se montra fort mécontent de ce que Georges ne voulût faire aucune chicane sur leurs papiers à des électeurs à qui l'on soupçonnait des idées libérales, encore plus mécontent de ce que Georges ne dénonçât pas comme félons, ces mêmes électeurs convaincus de n'avoir pas voté à scrutin découvert. Il fut tenté de destituer le maire de ce canton jusqu'alors si paisible; mais il n'osa pas. L'affection des habitans pour Georges al-

lait presque jusqu'au fanatisme; le préfet craignit qu'ils ne missent autant de violence à défendre leur maire contre lui, que tout récemment les habitans de je ne sais quel village en ont mis à défendre leurs reliques contre leur évêque. Il faut bien l'avouer, Georges avait conservé quelques traits primitifs de son caractère simple et candide, et c'était surtout, lorsqu'il apprenait les nouvelles publiques, que ce caractère se faisait apercevoir. Lors des révolutions de l'Espagne, de Naples et du Portugal, il eut la bonne foi de croire qu'elles étaient adoptées par les rois; il gémit sur les peuples et sur les monarques, lorsque les congrès et les batailles lui révélèrent que les souverains n'avaient accepté les constitutions que par contrainte. Il eut la candeur de croire que l'Espagne, après nos victoires, devait être gouvernée suivant les principes de la glorieuse ordonnance d'Andujar. Il eut la simplicité de penser que toutes les puissances chrétiennes allaient prendre parti pour les Grecs

contre les Turcs. Il se flatta un moment que la France allait entrer en négociation avec le gouvernement d'Haïti, et il s'en félicitait pour l'état et pour les familles des anciens colons. En voyant que les Anglais avaient reconnu l'indépendance des colonies de l'Amérique méridionale, il regretta que la France n'en eût pas donné l'exemple, elle qui a tant contribué à l'indépendance de l'Amérique du nord. Enfin, quoique trompé dans plus d'une espérance, en jetant les yeux sur ce qui se passait dans les deux mondes, il crut voir que tous les efforts tentés pour arrêter la marche du genre humain vers un véritable perfectionnement, ne pouvaient être que passagers, que les progrès de la raison et des lumières étaient lents, mais certains. L'espoir du bonheur général lui faisait encore mieux savourer son bonheur personnel. Georges persécuté par les hommes avait eu un violent accès de misanthropie; entouré de sa famille et d'un voisinage qui lui devait ses vertus, il se livrait à

l'exaltation de la plus haute philanthropie.

Georges revenait de la manufacture de son ami François Leclercq, au moment où il rencontra et reconnut le malheureux Dauvert. Le valet qui l'accompagnait et qui s'était hâté d'aller chercher un chirurgien et un brancard, c'était son fidèle Joseph. Dauvert, dans la faiblesse où il se trouvait, ne reconnut point son ancien camarade. Victorine, surprise et presque effrayée à l'aspect de cet homme, qui lui rappelait de si tristes souvenirs, s'empressa cependant d'unir ses soins à ceux de son mari. Dauvert fut long-temps dans le délire, dans un affreux délire. Pressé par le remords, il s'accusait, il dévoilait ses infâmes secrets, il croyait voir les brigands qui étaient accourus pour le dépouiller. « Ah! » disait le misérable, « que m'ont-ils fait que » je n'aie fait aux autres? » Lorsqu'il eut commencé à reprendre ses sens et à pouvoir distinguer les objets dont il était en-

touré, Georges et sa femme, jugeant qu'il lui serait pénible de se voir secouru par des personnes envers lesquelles il avait eu des torts si graves, donnèrent des ordres pour qu'on lui prodiguât tous les soins que sa situation exigeait, et s'abstinrent discrètement de paraître à ses yeux.

Georges ne revit Dauvert que lorsque celui-ci fut entièrement rétabli; il le revit pour lui offrir les secours que sa position exigeait. A l'aspect de son bienfaiteur, Dauvert, frappé de stupeur, garda quelque temps un morne silence. Il ne révéla point le motif qui l'avait fait sortir furtivement de Paris; mais, hélas! dans son délire, ne s'était-il pas trahi lui-même? Ce fut un cruel tourment ajouté à tous ceux dont il était déchiré, de voir a paix qui régnait dans cette maison, la félicité dont jouissaient les deux époux, l'affection qui les environnait. Ce fut un bien cruel tourment pour lui d'acquérir la conviction que les seuls biens réels étaient ceux qu'il avait

dédaignés. Son premier mouvement fut de refuser l'argent que Georges lui offrait pour l'aider à continuer sa route; mais il était dans un tel dénûment! Georges lui fit ses offres avec tant de délicatesse! Dauvert accepta. Ce ne fut pas tout. La méchanceté ne peut être tellement enracinée dans le cœur d'un homme, qu'elle résiste aux soins d'un bienfaiteur envers qui l'on est coupable. Dauvert s'humilia devant Georges; il se repentit; il lui exposa ses remords, implora son pardon. Il parut soulagé en voyant que Georges et Victorine étaient sans courroux contre lui; il se promit, il leur jura de chercher à réparer sa vie passée : il partit.... Aurait-il accompli ses louables projets? On apprit qu'il avait péri en traversant la mer pour se rendre en Amérique. Le temps n'a fait qu'accroître le bonheur de Georges et de sa chère Victorine.

Ainsi donc, ce niais se trouve avoir été le plus spirituel; cet insensé a été le plus

sage ; cet homme simple et gauche s'est montré le plus fin et le plus habile ; cet homme raillé, persécuté, est heureux, tandis que les railleurs et les persécuteurs ont vécu dans la honte, la misère ou l'ennui. L'événement qui a conduit dans sa maison son adversaire le plus acharné, lui a fait goûter une des plus grandes jouissances qui soient réservées à l'humanité, celle de secourir un ennemi, celle de changer le cœur d'un ingrat.

Les véritables niais, quels sont-ils donc? Ce sont les méchans, ce sont les fourbes, les hommes cupides, ce sont surtout les ambitieux; c'est ce charlatan qui, pour se faire prôner, crie et s'enroue; c'est cet intrigant qui rampe et se glisse pour s'élever, et qu'on écrase ou qui tombe ; c'est cet envieux qui nuit, et qui souffre; c'est cet orgueilleux qui se gonfle, et qui crève.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Picard, Louis Benoit
L'honnête homme

